133

MONSIEUR BIEIL

DIRECTEUR DE SAINT-SULPICE

grenat

NOTES ET SOUVENIRS

PAR

MONSEIGNEUR LACROIX

ÉVÊQUE DE TARENTAISE

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10.

R.F.
50147

PARIS (VI^e^)
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

LES ÉTUDES DU CLERGÉ

Par J. HOGAN

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE
SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE BOSTON

Traduit de l'anglais par M. l'Abbé A. BOUDINHON

PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Ouvrage approuvé par le T. R. P. LEPIDI

MAITRE DU SACRÉ-PALAIS

Précédé d'une Introduction par S. G. Mgr MIGNOT

Fort volume in-8° carré. . . . . 6 fr. »
Le même ouvrage, en élégante reliure anglaise . . 7 fr. 50

Le très important ouvrage que nous annonçons est le fruit de plus de quarante ans d'études approfondies et d'un enseignement fécond tenu en très haute estime par les nombreux élèves du savant Sulpicien que la mort a enlevé quelques jours après l'approbation de son livre soumis à l'examen des plus hautes autorités ecclésiastiques. Le très savant archevêque d'Albi, si compétent dans les choses de l'enseignement ecclésiastique, a bien voulu écrire la préface qu'on devra lire tout d'abord pour saisir dans son ensemble l'étendue de ces *Études* et le but que le vénérable M. Hogan se proposait en les écrivant. L'un de nos professeurs les plus distingués à la Faculté catholique de Paris, M. l'abbé Boudinhon, a pensé qu'il était souverainement désirable de faire connaître au clergé français ces *Études* qui sont réellement faites pour le clergé catholique, et il a accompli cette tâche difficile avec autant d'exactitude dans l'expression que d'élégance correcte dans des sujets parfois très difficiles à bien rendre.

Moins que jamais le prêtre contemporain ne doit rester étranger à aucun des domaines de la science contemporaine qui ont des rapports étroits avec la science religieuse dont, d'après nos Livres Saints, il a la garde et le dépôt : *Labia sacerdotis custodient scientiam.* Même au milieu des occupations multiples du ministère et des œuvres de zèle qui appellent ses soins, il y a place pour beaucoup de travail intellectuel. Dans les 14 chapitres fort largement développés du programme d'*Etudes* tracé par le vénérable M. Hogan, l'étudiant en théologie et le prêtre chargé de l'enseignement dans les écoles ou du haut de la chaire trouveront une mine féconde de documents, des conseils fort appropriés à notre temps et de riches développements.

PENSÉES POUR CHAQUE JOUR

A L'USAGE DES PRÊTRES DANS LE MINISTÈRE

Par **M. J. HOGAN**, Supérieur du Séminaire S. Jean, à Boston
Traduit de l'anglais par l'abbé **J.-M. GRANGIER**, P. S. S.

DEUX ÉDITIONS :

1° In-18 . . . . . 2.00
LE MÊME OUVRAGE, en élégante reliure toile. 3.00
2° In-32, sur papier indien 2.50
LE MÊME OUVRAGE, relié en cuir anglais souple . . . 4.00

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

MONSIEUR BIEIL

DIRECTEUR DE SAINT-SULPICE

(*NOTES ET SOUVENIRS*)

27
Ln
50117

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Juin 1903.

MONSIEUR BIEIL

DIRECTEUR DE SAINT-SULPICE

R.F.

NOTES ET SOUVENIRS

PAR

MONSEIGNEUR LACROIX

ÉVÊQUE DE TARENTAISE

PARIS

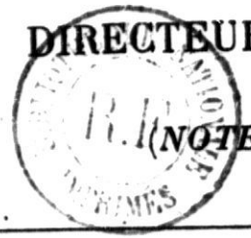
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10.

MONSIEUR BIEIL

DIRECTEUR DE SAINT-SULPICE

(NOTES ET SOUVENIRS)



Pendant les vacances de 1897, au commencement du mois d'août, M. Bieil, avec sa bonté habituelle, me procurait la grande joie de venir passer deux jours dans mon ermitage de Pougues. Il revenait du Mont-Dore ; les eaux paraissaient lui avoir fait beaucoup de bien. Il avait repris appétit, et, comme aux jours de santé prospère, l'entrain et la gaîté s'épanouissaient sur son visage.

Il rentrait à Paris avec un renouveau d'énergie et de courage, et il se sentait tout disposé à affronter les fatigues d'une autre année scolaire. « D'ailleurs ajoutait-il avec une bonne grâce charmante, si je retombe malade, c'est ici, à Pougues, que je viendrai me reposer de mes fatigues ».

Hélas ! cette assurance qu'il me donnait d'être encore mon hôte, il ne devait pas la réaliser. Moins de quatre mois après, le mal terrible dont il souffrait depuis quelques années, — sans en connaître d'ailleurs la nature, et qu'il croyait avoir enrayé, — faisait une nouvelle et foudroyante apparition. A la fin de décembre, le cher Directeur était obligé d'aller chercher un peu de soulagement au pays natal, et, après quelques semaines d'une maladie plus déprimante que douloureuse, il s'endormait pieusement dans le Seigneur, le 23 janvier 1898.

Homme simple et modeste, comme le sont en général les fils de M. Olier, M. Bieil avait une répugnance instinctive pour tout ce qui pouvait le mettre en lumière ou faire quelque bruit autour de son nom. La presse, notamment, lui inspirait une sorte d'effroi ; et s'il en comprenait le rôle et l'importance dans les questions générales, si même il croyait à sa puissance et à sa nécessité pour la diffusion de la vérité, il la tenait pour suspecte dès qu'elle intervenait dans les questions de personnes. C'est dire qu'il avait peu de goût pour les éloges et les panégyriques, et que, si on lui avait demandé de rédiger sa propre biographie, elle n'eût pas dépassé cinq lignes ; c'est dire encore que, si ceux de ses fils spirituels qui ont écrit sur son compte s'étaient avisés de le consulter de son vivant, il les aurait vivement détournés d'un pareil dessein et aurait repoussé avec indignation tout projet d'article dont il eût été le héros.

Toutefois, maintenant qu'il n'est plus et qu'on est assuré de ne pas mettre sa modestie à la torture, on peut, sans inconvénient, recueillir ses souvenirs et essayer de raconter ce que fut sa vie. — Ce n'est pas pour vous, ô Père bien-aimé, que je publie ce travail commencé il y a quatre ans, souvent interrompu par d'autres soucis et terminé hier seulement à l'occasion du cinquième anniversaire de votre mort ; une vie comme la vôtre, qui a été uniquement remplie par la pratique du devoir et le soin des âmes, n'a que faire de nos louanges. C'est pour nous, vos fils, que j'écris ces pages ; c'est pour nous consoler de ne plus vous sentir auprès de nous aux heures d'obscurité et de doute ; c'est aussi pour puiser, dans les exemples que vous nous avez laissés, un stimulant qui nous aide à être fidèles à vos leçons ; c'est enfin pour notre bien à nous que j'entreprends d'exposer ici, sans aucune préoccupation d'art, mais avec toute la ferveur de ma piété filiale, les traits édifiants de votre vie qui peuvent nous être un enseignement.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE DE M. BIEIL ; SES ÉTUDES A TOULOUSE ET A SAINT-SULPICE ; SON PROFESSORAT A CLERMONT ET A REIMS ; CE QU'IL FUT COMME SUPÉRIEUR DE SÉMINAIRE.

M. Bieil était originaire du Midi : on se rappelle que son accent garda jusqu'au bout quelque chose de la saveur du terroir toulousain. Boulogne-sur-Gesse, son pays natal, est un important chef-lieu de canton de la Haute-Garonne, situé au sud du département, à la naissance des contreforts qui vont aboutir à la grande muraille pyrénéenne, dont la ligne dentelée et neigeuse se profile à l'horizon. Le pays est accidenté, et, quoique déboisé, il est riant et fertile ; les vallées, au fond desquelles coulent la Gesse, la Save, la Gimone et vingt autres ruisseaux qui vont à la Garonne, avec leurs vertes prairies et leurs bosquets pleins de fraîcheur, contrastent agréablement avec la monotonie aride de ce plateau brûlé par le soleil.

La famille de M. Bieil était l'une des plus honorables et des plus anciennes de Boulogne. Je lui ai entendu raconter que son grand-père avait été chirurgien-major dans les armées impériales, et qu'en cette qualité il avait parcouru à peu près toute l'Europe. Mais c'est l'Italie surtout qui avait été l'objet de ses prédilections ; aussi, quand, sous la Restauration, il fit construire une maison pour abriter ses vieux jours, il voulut que sa demeure, d'ailleurs modeste, rappelât un peu les villas qu'il avait admirées en Lombardie.

C'est dans cette maison que M. Bieil vint au monde le 19 février 1835. Il reçut au baptême les prénoms de Jean-François-Victor (1). Son père était un petit propriétaire aisé qui faisait valoir lui-même son bien ; il mourut brusquement quelques années après la naissance de son fils, laissant à sa veuve le soin d'élever leurs deux enfants. La disparition subite du chef de famille était pour les siens un véritable désastre. Mais Mme Bieil était une femme de tête et de cœur. Avec une vaillance que rien ne pouvait rebuter, pas même les tracas que donne une succession embarrassée, elle fit des prodiges d'ordre et d'économie, et, forte du secours de Dieu,

(1) Toute sa vie, il garda un culte filial à saint Victor, son patron. Je me souviens qu'en 1894, durant les quelques heures que je passai avec lui à Marseille, il tint à aller prier dans la vieille église de Saint-Victor située près du port, au pied de la colline de Notre-Dame de la Garde.

elle réussit à donner une excellente éducation à ses deux enfants.

Nous manquons de renseignements précis sur les premières années de M. Bieil ; mais il n'est pas téméraire de penser qu'il fut un enfant respectueux et docile pour sa mère et un écolier appliqué et laborieux. On sait seulement que, par son bon vouloir et sa vive intelligence, il gagna les bonnes grâces d'un vieil instituteur qui s'offrit à lui donner des leçons particulières et à lui enseigner les premiers éléments du latin.

S'il faut en croire un biographe de M. Bieil, cet instituteur ne brillait pas précisément par la douceur : il était plutôt la parfaite image du terrible Orbilius d'Horace. Il se livrait parfois, au cours de sa leçon, à des explosions de colère qui inspiraient une véritable terreur au pauvre enfant. En vain, pour le contenter, celui-ci travaillait-il tous les soirs jusqu'à dix heures, à la lueur d'une petite chandelle de résine ; c'était peine inutile : l'acariâtre professeur recommençait de plus belle ses remontrances. Désespéré, l'écolier, après la classe, se rendait à l'église, et là, il confiait à Notre-Seigneur son chagrin. Le divin Maître ne resta pas insensible à une piété si touchante : il avait des vues trop élevées sur cette âme pour laisser le découragement lui barrer la route.

Le doyen de Boulogne, M. Belloc, avait remarqué l'assiduité de l'enfant à venir faire le

chemin de la Croix pendant les récréations. Il voulut connaître les motifs d'une dévotion si exceptionnelle à cet âge. L'écolier lui ayant avoué qu'il demandait à Dieu la grâce de ne pas contrarier son professeur : « Ne t'inquiète pas, lui répondit le doyen, je vais t'envoyer à Toulouse » (1).

Et en effet, peu de temps après, Victor Bieil entrait au petit séminaire de l'Esquile, à Toulouse.

A partir de cette époque et jusqu'à la fin de sa vie, M. Bieil ne devait plus revenir à Boulogne que pendant les vacances. Mais, dès maintenant il est bon de constater qu'il garda avec un soin jaloux l'amour de son village natal et que les impressions de joie ou de tristesse qui avaient rempli sa première enfance ne s'effacèrent plus de sa mémoire, ni de son cœur. C'est le propre des nobles âmes d'aimer ainsi le coin de terre où la Providence les a fait naître et de conserver intactes les traditions reçues au foyer de la famille.

Les renseignements nous font également défaut sur la manière dont le jeune Victor Bieil fit ses études. Nous savons pourtant qu'après avoir étudié les éléments du latin avec son vieux maître de Boulogne, il entra en quatrième au petit séminaire de Toulouse.

C'était l'usage alors en ce petit séminaire, —

(1) *Bulletin trimestriel de Saint-Sulpice,* mars 1898, p. 352.

et peut-être s'est-il conservé depuis, — que tous les élèves portassent la soutane, même dans les classes de grammaire ; et certes, ce n'était pas un spectacle banal de voir ces bambins aux joues roses et aux gestes exubérants, courant sur la place du Capitole, dévorant à belles dents des fruits et des gâteaux, ou relevant leur soutane jusqu'aux genoux pour organiser quelque partie de barres. Dans le Nord, on eût été choqué de tout cet entrain, aussi bruyant que peu ecclésiastique ; mais, dans la cité de Clémence Isaure, on avait des trésors d'indulgence pour ces séminaristes que la soutane n'empêchait pas d'être de gais enfants du Midi.

Dès qu'il parut au milieu de cette jeunesse turbulente, le jeune Victor Bieil, avec sa haute taille, ses cheveux presque blonds, son caractère réfléchi et ses allures graves, provoqua chez tous ses camarades un mouvement d'attention et une sorte de respect, et, usant de cette familiarité propre à cet âge, l'un d'eux lui dit, probablement avec une pointe de malice : « Toi, tu seras Sulpicien ! »

Tout devait favoriser la réalisation de ce pronostic. Le petit séminaire était dirigé par M. Izac, prêtre des plus vénérables, qui avait imprimé à sa maison l'empreinte de son esprit éminemment sacerdotal (1). M. Izac était l'ami intime de M. Caval, le futur supérieur général de Saint-

(1) M. Captier, *Lettre circulaire sur la mort de M. Bieil.*

Sulpice. L'archevêque de Toulouse ayant songé à confier à un Ordre religieux la direction de son petit séminaire, M. Izac, pour seule récompense de ses services déjà longs, demandait au prélat la permission d'entrer dans la Compagnie de Saint-Sulpice ; mais l'archevêque abandonna son projet, et M. Izac continua, pendant quarante ans encore, de se dévouer à l'œuvre du séminaire de l'Esquile. Comme le fait justement remarquer M. Captier, il n'est pas étonnant qu'à cette école, les germes de la vocation sulpicienne aient pu se développer dans l'âme de Victor Bieil, l'un des plus chers enfants du vénéré supérieur.

Quant aux qualités intellectuelles dont fit preuve le jeune écolier, il n'est pas téméraire de penser que, chez lui, le bon sens et la rectitude du jugement avaient le pas sur l'imagination. Dans la notice publiée par le *Bulletin trimestriel de Saint-Sulpice*, on affirme « qu'il occupa sans peine le premier rang, et qu'à l'âge de quinze ans il subit les épreuves du baccalauréat, en obtenant par ses réponses les félicitations publiques des examinateurs ». Je suis porté à croire que, dans cette affirmation, il convient de faire une certaine part à la légende. Que le jeune séminariste ait fait de sérieuses études, personne n'oserait le contester : le seul fait d'avoir passé le baccalauréat, à une époque où c'était peu l'usage dans le clergé, le prouve surabondamment. Mais qu'il ait occupé sans peine le premier rang dans sa classe, je ne pense pas que la piété filiale doive

aller jusque-là, ni surtout jusqu'à assurer qu'il fut bachelier à quinze ans. M. Bieil possédait assez de bonnes et solides qualités pour qu'il ne soit pas au moins superflu de lui attribuer, par surcroît, la précocité. D'ailleurs, il entra au grand séminaire aussitôt après avoir terminé ses études. Or, c'était en octobre 1854, et à cette date, il avait un peu plus de dix-neuf ans. On est donc autorisé à conclure qu'à ce point de vue il ne se distingua en rien de ses condisciples. Les palmarès du petit séminaire pourraient trancher le débat et nous dire quels furent les succès scolaires du jeune Bieil et à quel âge il termina ses études secondaires. Mais ces palmarès n'existent plus ; c'est du moins la réponse qui a été faite à notre demande de renseignements. Il faut croire que si Toulouse est la patrie du gai savoir, on y a horreur des archives et des vieux papiers ; c'est grand dommage pour ceux qui aiment l'histoire !

Mais si, au cours de ses classes, rien n'avait révélé en lui l'élève prodige, il importe de signaler les qualités morales qui apparurent, dès le début, chez cet écolier studieux, et sur lesquelles a surtout insisté M. Captier :

> Partout et toujours, dit-il, il était à l'ordre, à la règle ; dans les classes, en particulier, il n'était jamais trouvé en défaut, ni pour un devoir ni pour une leçon. Malgré le naturel ouvert et expansif qui était le sien, et qu'il a toujours conservé, le caractère grave et sérieux de sa conduite au petit sémi-

naire est celui qui domine dans les souvenirs de ses anciens maîtres. Il mérita de conquérir parmi eux les sympathies les plus honorables et des amitiés qui lui sont restées fidèles jusque dans les plus hautes dignités de l'Église (1).

J'aurai tout dit sur la jeunesse de M. Bieil quand j'aurai ajouté, ce qui ne surprendra personne, qu'il fut de bonne heure membre d'une congrégation de la Sainte Vierge dont les rangs ne s'ouvraient qu'à une élite et que, dès la classe de seconde, il fut jugé digne de recevoir la tonsure.

Comme depuis sa première enfance, ses goûts, ses aspirations et aussi ses efforts s'étaient tournés vers la carrière ecclésiastique, il ne surprit personne quand il affirma sa résolution définitive de se consacrer au service de Dieu.

Il entra donc, comma nous l'avons dit, au séminaire de Toulouse en 1854, mais ce fut seulement en qualité d'externe.

A cette époque, en effet, par suite de la pénurie des sujets, le grand séminaire fournissait habituellement au petit séminaire de l'Esquile les surveillants et même quelques professeurs dont celui-ci avait besoin. C'était là, sans doute, une organisation défectueuse, parce qu'elle pouvait être, pour certains séminaristes, une cause de négligence et même de dissipation, en les obligeant à cumuler leur besogne d'étudiants en

(1) M. Captier, *Lettre circulaire sur la mort de M. Bieil.*

théologie avec les nécessités d'une surveillance au petit séminaire. Néanmoins, comme on désignait toujours pour ces emplois les élèves les mieux doués et aussi les plus sérieux, le dommage se trouvait aussi atténué que possible.

Le jeune Bieil était trop cher au supérieur du petit séminaire, pour qu'il n'eût pas été l'un des premiers choisi pour être surveillant. De même que ses confrères, il se rendait donc deux fois par semaine au grand séminaire pour suivre les cours de théologie et il revenait ensuite au petit séminaire pour surveiller une étude de plus de quatre-vingts élèves. Il ne semble pas que sa formation sacerdotale ait souffert de cette double besogne, pas plus que sa piété de ces va-et-vient entre deux séminaires. Son intelligence et son énergie lui permirent d'échapper aux inconvénients d'un système aussi désavantageux. Il put se maintenir au moins au niveau de ceux qui se donnaient tout entiers aux études. Il eut même l'honneur, dit-on, d'être désigné pour argumenter en séance publique, ce qui prouve qu'il comptait parmi les meilleurs élèves de son cours, et il se tira de cette épreuve à la satisfaction de ses maîtres et aux applaudissements de ses confrères (1).

Quand, au bout de quatre ans, il eut terminé à Toulouse son cours de théologie, M. Bieil, qui déjà songeait à entrer dans la Compagnie fondée

(1) *Bulletin trimestriel de Saint-Sulpice,* p. 352.

par M. Olier, se rendit au séminaire Saint-Sulpice, à Paris, pour y faire ce qu'on appelait le *Grand Cours*. C'était une année d'études supplémentaires qui était exigée seulement de l'élite des élèves (1), et durant laquelle ceux-ci, sous la direction de maîtres spéciaux, dont quelques-uns étaient éminents, pouvaient étudier plus à loisir certaines questions de théologie dogmatique, d'exégèse ou d'apologétique.

M. Bieil éprouva une grande joie à se trouver dans un tel milieu. Venant du fond de sa province, il était plus sensible que d'autres à l'attrait qu'inspirent toujours à un jeune homme avide de s'instruire des cours plus savamment faits et des ressources intellectuelles plus abondantes (2). Son cœur ne fut pas moins sous le charme que son esprit. Avec sa nature affable et expansive, il sut bientôt se créer de solides amitiés parmi ses nouveaux confrères, et ceux auxquels il se lia ainsi au début de sa vie sacer-

(1) Le Grand Cours était aussi de rigueur pour les séminaristes qui se destinaient à entrer dans la Compagnie de Saint-Sulpice. Les professeurs qui en étaient chargés étaient M. Grandvaux, M. Brugère, M. Hogan et M. Vigouroux.

(2) Il ne semble pas qu'il ait fréquenté les bibliothèques publiques ; le règlement du séminaire ne comportait pas les sorties nécessaires pour cela. Cependant, il eut un jour la joie très vive d'assister à une réception de l'Académie française. C'est à M. Villemain lui-même, secrétaire perpétuel, qu'il avait eu la hardiesse de demander son billet d'entrée, et cette courte visite à un académicien illustre lui avait laissé des souvenirs qu'il aimait à raconter.

dotale lui restèrent jusqu'au bout étroitement attachés. Trente ans plus tard, je l'ai entendu souvent rappeler, avec une vivacité surprenante, toute la joie qu'il avait ressentie à fréquenter certains séminaristes d'origine et de culture très différentes, mais dont les qualités morales avaient exercé sur lui une véritable séduction.

Quand son année de Grand Cours fut terminée, M. Bieil, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, obtint son admission dans la Compagnie de Saint-Sulpice. Mais, comme le dit un de ses biographes, la chose ne se fit pas sans difficulté (1).

Le changement de climat lui avait été nuisible. Avant de l'admettre, le supérieur, M. Caval, l'envoya consulter une célébrité médicale. Le docteur se prononça résolument pour la négative. A un tempérament aussi vigoureux, il fallait de l'exercice, du grand air, surtout pas de vie sédentaire. « Repartez donc, ajouta-t-il, car il y va de votre vie ».

M. Bieil rapporta à M. Caval la consultation écrite. Le supérieur la lut, puis, s'adressant au jeune prêtre :

« Êtes-vous homme à faire ce que je vous dirai ?

— Oui.

— Eh bien ! restez ».

Et en disant ces mots il jetait au feu la consultation.

(1) *Bulletin de Saint-Sulpice*, p. 353.

« J'obéis simplement, racontait M. Bieil, et je dus passer le carême en ne mangeant que du pain ou le dessert que mes voisins de table me laissaient, car la cuisine au beurre me répugnait horriblement. Je n'en fus pas plus malade, mais j'en souffris beaucoup ».

Il avait bien le droit de dire plus tard aux séminaristes : « Quand vous étudiez votre vocation particulière dans l'Église, ne vous demandez pas quelle est la situation où vous vous plairez davantage, demandez-vous quelle est la situation où vous ferez le plus de bien ».

En sortant de la Solitude, qui est le noviciat de Saint-Sulpice, bien qu'il n'eût encore que vingt-cinq ans et que sa formation professionnelle se fût bornée au Grand Cours (1), il fut envoyé au grand séminaire de Clermont pour y enseigner la philosophie. C'était en 1860. Il devait occuper ce poste quatre ans seulement, jusqu'en 1864.

M. Captier atteste que ce début de M. Bieil dans son ministère sulpicien laissa à Clermont des traces profondes :

A cette distance, lui écrit un curé du diocèse, ceux qui ont reçu ses leçons de science ou de vertu en gardent encore l'impression salutaire et une ineffaçable empreinte. On se rappelle la modestie qui com-

(1) Le séminaire Saint-Jean, qui, dans une certaine mesure, sert d'École normale à la Compagnie de Saint-Sulpice, n'existait pas encore.

posait tout son extérieur et son angélique piété. Il excellait à faire envisager de loin les grandeurs du sacerdoce... On allait à son cours comme à une fête. Il savait rendre accessibles et même agréables à tous ses élèves, jusqu'aux problèmes les plus ardus de la philosophie. Tout nous charmait en lui, la flamme de son regard, le son de sa voix, le sourire de ses lèvres (1).

Un autre prêtre, qui avait été son élève pendant l'année scolaire 1863-64, lui rendait ce témoignage dans une lettre qu'il m'adressait à moi-même :

Nous l'aimions et le vénérions tous. Quand il fut obligé de quitter le séminaire de Montferrand, ce furent des regrets unanimes parmi les élèves anciens et nouveaux. Nous n'oublierons jamais l'aménité de son caractère, la hauteur de son enseignement philosophique, la sûreté de sa direction et par-dessus tout son angélique piété.

De tous mes anciens maîtres de Saint-Sulpice, c'est celui qui m'a laissé le meilleur souvenir et la plus durable empreinte (2).

L'usage existait alors, dans la Compagnie de Saint-Sulpice, de viser moins à former des spécialistes que des professeurs également compétents dans toutes les branches de la science ecclésiastique. Pour y parvenir, la tradition vou-

(1) M. Captier, *Lettre circulaire sur la mort de M. Bieil.*

(2) Lettre de M. le chanoine Escalon, curé-doyen de Maringues, Puy-de-Dôme.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

lait qu'on débutât par la philosophie, que, de là, on passât au dogme, et qu'on finît par la chaire de morale. On ne concevait pas qu'un professeur de séminaire s'éternisât dans l'enseignement de la philosophie ou du dogme. Quand il avait acquis quelque compétence dans une matière et qu'il avait amassé un bagage scientifique suffisant pour n'être plus l'esclave de son manuel, on lui confiait bien vite un autre enseignement où tout était à recommencer pour lui, et l'on aboutissait ainsi à ce résultat, que si Saint-Sulpice comptait beaucoup de maîtres distingués et très instruits, il se privait volontairement du renom et aussi de l'autorité que seuls les savants spécialistes font rejaillir sur une Compagnie (1).

M. Bieil était donc condamné, comme tous ses confrères, à suivre la filière. Après avoir professé avec talent et succès la philosophie au grand séminaire de Clermont, il fut désigné pour enseigner le dogme à celui de Reims.

Ce changement désola sa mère, qui ne pouvait se consoler de le voir aller si loin des Pyrénées. « Consolez-vous, lui dit-il, je reviendrai. Une mère tient trop au cœur pour qu'on l'oublie ». Et il quitta, non sans regrets, les vastes horizons du Puy-de-Dôme pour les plaines monotones de la Champagne.

(1) On cite pourtant d'honorables exceptions, par exemple M. Le Hir, M. Vigouroux et M. Fillion qui, avec une persévérance louable, se sont cantonnés dans les études scripturaires et y ont acquis une réputation presque universelle.

Avec cette souplesse d'adaptation dont il donna, par la suite, tant de preuves, il s'acclimata très vite dans son nouveau milieu.

Le cardinal Gousset occupait alors avec éclat le siège de saint Remi. Il s'intéressait trop aux études théologiques, où il était passé maître, pour ne pas suivre de très près les travaux de ses séminaristes. Les questions de morale surtout le passionnaient, et plus d'une fois, assure-t-on, il lui arriva, sans se soucier de la pourpre dont il était revêtu, de redevenir pour un instant le professeur solide et judicieux qu'il avait été autrefois à Besançon, et de monter en chaire pour traiter devant ses séminaristes un point de morale sujet à controverse.

Le supérieur du séminaire était le vénérable M. Manier, esprit très fin et très délié dans un corps d'ascète à la Malebranche, plus fait pour les hautes spéculations philosophiques que pour le gouvernement d'une maison de jeunes clercs. Vingt-cinq ans auparavant, il avait été l'un des maîtres de Renan au séminaire d'Issy, et le fruit de son enseignement avait été un *Compendium* de Philosophie en latin qui était devenu classique dans la plupart des séminaires, et un traité de Psychologie écrit en français, d'une plume facile et non sans élégance.

La chaire de morale était dévolue à M. Ponchon, petit homme vif et bredouillant, dont on admirait la piété autant que la régularité légendaire, mais ardent, prompt à la riposte, et qui

parfois se risquait, disait-on, à soutenir des thèses qui n'étaient pas absolument du goût de l'Archevêque (1).

Malgré sa jeunesse et son inexpérience, M. Bieil sut bien vite se faire une place à part au séminaire et conquérir un réel ascendant sur tous les élèves.

Il succédait, comme professeur de dogme, à M. Lassagne, nommé bibliothécaire au séminaire Saint-Sulpice.

Au théologien passionné, un peu guerroyeur, au dialecticien ombrageux et pétulant, succédait un jeune maître qui apportait dans sa chaire, avec un grand amour pour la science sacrée, une raison lumineuse et tranquille, une logique dont les déductions serrées donnaient à son enseignement une rigueur scientifique, et enfin ce charme puissant qu'ont certaines intelligences d'élever tout ce qu'elles touchent et de captiver les âmes par l'exposition de la vérité, parce qu'elles savent en mettre la beauté en pleine lumière et en agrandir la perspective (2).

Cette clarté d'exposition et cette élévation de

(1) Tous mes anciens condisciples m'en voudraient de ne pas mentionner ici, au moins de nom, les autres Directeurs de la maison : M. Mansart, dont la vaste tabatière était au moins aussi célèbre que les calembours ; M. Poux, qui professait avec une égale aisance l'histoire ecclésiastique, le droit canon, la liturgie et peut-être le plain-chant, et enfin le vénérable et cher M. Louradour, qui se confinait dans ses fonctions d'économe, mais qui, sous des saillies parfois triviales, cachait un cœur d'or et un esprit très perspicace.

(2) *L'Avenir de Reims*, février 1898.

pensées ont toujours été le principal charme de la parole de M. Bieil, et cette qualité, il la devait, en grande partie, à la pratique de l'enseignement.

Mais à la clarté et à la solidité professionnelles, M. Bieil savait joindre un mérite qui est le privilège des véritables maîtres, je veux dire l'intérêt. Avec lui, aucune classe n'était ennuyeuse, et personne ne se fût avisé de recourir à ces stratagèmes qui sont partout en faveur chez les jeunes gens, et que n'ignorent pas même les séminaristes, pour échapper à la corvée d'assister aux classes du jeune professeur de dogme. Tout le monde s'y rendait volontiers et même avec un joyeux empressement, parce que chacun était sûr qu'il y trouverait une riche moisson de connaissances utiles et en même temps de nobles jouissances pour l'esprit.

A la différence de ce qui se passe dans beaucoup de séminaires, où la récitation de la leçon se prolonge à peu près jusqu'à la fin de la classe, M. Bieil expédiait très rapidement la leçon marquée, se gardant bien de faire durer indéfiniment un exercice qui n'est, en définitive, qu'un moyen de contrôle, et qui, par lui-même, contribue peu à la vraie et solide formation des intelligences. Quand il s'était assuré que les séminaristes s'étaient livrés dans leurs cellules au travail de préparation qu'on exigeait d'eux, il abordait la question qu'il avait à traiter. Mais au lieu de la prendre par les petits côtés et de hérisser la matière d'une foule de divisions et de sub-

divisions, comme font généralement les scolastiques et les professeurs quelconques, dont l'enseignement n'a rien de personnel, il indiquait rapidement l'importance du sujet qu'il s'agissait d'examiner et en montrait les conséquences pratiques pour le ministère sacerdotal. Il énumérait ensuite, sur le point à débattre, toutes les références bibliographiques qu'il avait amassées, mentionnant avec exactitude les auteurs les plus connus qui avaient résolu le même problème ; et, en faisant ainsi une place à la bibliographie, ce qui était alors une nouveauté, il engageait les élèves à se reporter aux sources indiquées par lui et à faire les lectures qu'il avait conseillées. Enfin, ces préliminaires achevés, il exposait la thèse proprement dite ; mais il ne l'étayait pas, comme font les théologiens de troisième ordre, avec des bribes d'Ecriture sainte et de courts fragments empruntés aux Pères de l'Église. Il n'avait aucun goût pour cette marqueterie de textes qui peuvent signifier tout ce qu'on veut, même le contraire de ce qu'on leur fait dire. Se défiant de ce genre de démonstrations, dont la valeur lui semblait justement suspecte, il s'efforçait, avant toutes choses, de mettre en pleine lumière les preuves dites de raison. Et quand il avait établi par des faits multiples empruntés à la psychologie et à l'histoire, les secrètes et profondes harmonies qui existent entre chaque vérité religieuse et la nature humaine, il esquissait à grands traits la genèse du dogme qu'il avait à

défendre et il prouvait à l'aide de textes, de décisions conciliaires et de traits empruntés à l'histoire, la lente évolution à travers les siècles de la doctrine qu'il avait développée.

Il n'était pas non plus de ceux qui enseignent la théologie au XIX^e^ siècle comme on pouvait le faire au XVII^e^. Sans viser proprement à ce que l'on appelle l'actualité, il tenait compte des profonds changements survenus dans la société, les institutions, les mœurs et la culture des esprits, et, laissant de côté d'anciennes erreurs dont personne ne parlerait plus si les manuels ne s'obstinaient à les faire revivre, il estimait plus habile et surtout plus utile de s'en prendre aux doctrines contemporaines et de réfuter les philosophes les plus en vogue à la fin du second Empire. Par là, il donnait à son enseignement une physionomie très vivante, très personnelle et par conséquent très attachante. Et, ce qui ajoutait encore à l'intérêt qu'il savait mettre dans ses classes, c'est qu'il s'était rendu familiers les ouvrages des plus grands apologistes de l'époque, tels que Gratry, Lacordaire, Nicolas, Dupanloup et Freppel, et quand il lisait à ses séminaristes les pages les plus brillantes de ces écrivains qui jetaient alors le plus vif éclat, c'était, dans cette jeunesse, un frémissement d'admiration qui ne contribuait pas peu au succès des classes du jeune professeur (1).

(1) On m'assure que ce portrait conviendrait également, et trait pour trait, à M. Brugère et à M. Hogan, qui ont enseigné avec tant d'éclat la théologie au séminaire de Paris.

Un tel enseignement, à la fois si entraînant et si lumineux, aurait dû, semble-t-il, aboutir à quelque savant ouvrage de théologie ou d'apologétique chrétienne. En effet, rien ne manquait à M. Bieil pour mener à bien une pareille œuvre. Il avait de la précision dans l'esprit, de la méthode dans le travail, une érudition étendue et sûre, et, ce qui vaut mieux encore, le don d'exposition. De plus, comme tous ses élèves, plus encore par conviction et par goût que pour parer aux surprises d'une interrogation ou d'un examen, prenaient des notes copieuses sur chacun de ses cours, il lui eût suffi, à l'exemple de tant de professeurs renommés, d'utiliser les cahiers de ses disciples et de faire de chacune de ses leçons une rédaction définitive, pour être en mesure de publier un beau et bon livre.

C'était peut-être là son rêve secret, et il ne serait pas impossible qu'il eût envisagé cette besogne d'auteur comme le couronnement de sa carrière de professeur.

Quoi qu'il en soit, la Providence ne lui permit pas de réaliser son rêve, et M. Bieil est mort sans avoir jamais rien publié, du moins à ma connaissance, pareil en cela à certains maîtres, tels que l'abbé Noirot, de Lyon, dont l'ambition s'est toujours bornée à faire des disciples plutôt que de savants ouvrages. Il ne restera donc des onze ans de son professorat à Clermont et à Reims, que des notes éparses et confuses et le souvenir d'un enseignement très fructueux.

***

L'un des aphorismes familiers au P. Lacordaire était celui-ci : « Il faut étudier jusqu'à trente ans, enseigner jusqu'à cinquante, et gouverner ensuite ».

Ni par sa préparation trop sommaire au professorat, ni par la période de sa vie qu'il consacra à ce noble ministère, M. Bieil ne rentre dans le cadre trop absolu et quelque peu factice que le P. Lacordaire assignait à toute vie sacerdotale. En effet, il avait à peine trente-six ans, lorsque ses supérieurs lui imposèrent le lourd fardeau du gouvernement d'un séminaire.

Bien qu'il fût le plus jeune directeur de la maison, M. Bieil était aussi le plus en vue et celui qui jouissait, au dedans comme au dehors, de la plus grande influence. Le nouvel archevêque, Mgr Landriot, qui, en 1867, avait succédé au cardinal Gousset, s'était épris, dès son arrivée, d'une sympathie toute particulière pour ce professeur de dogme, si grave et cependant si réservé et si simple dans ses manières, dont la physionomie était si avenante et qui savait mettre dans sa parole tant de cordialité et de charme. Il aimait à le faire venir à l'archevêché et à s'entretenir longuement avec lui sur des points de théologie, et à mesure qu'il le connaissait mieux, il l'appréciait davantage et se félicitait haute-

ment d'avoir sous la main un homme d'une telle valeur.

Pendant la guerre de 1870, comme le vénérable supérieur, M. Manier, était déjà très souffrant, ce fut M. Bieil qui seconda le plus activement l'Archevêque dans les mesures qui furent prises pour empêcher les Allemands de s'installer au séminaire. Le professeur de dogme multiplia les démarches, les visites et les lettres pour obtenir qu'on laissât au diocèse la libre et pleine jouissance de cet établissement, ce à quoi les autorités allemandes consentirent. Il en résulta que, dès le mois d'octobre, la même maison put abriter les cours du grand et du petit séminaire. Beaucoup d'élèves qui s'étaient engagés pour la durée de la guerre manquaient à l'appel ; mais un grand nombre d'autres, surtout ceux de la ville, eurent, grâce à cette combinaison, le grand avantage de ne pas interrompre leurs études ; et ainsi le prélat, qui avait déjà tout disposé pour donner asile à ses séminaristes dans son palais épiscopal, n'eut pas à recourir à cette extrémité pleine de difficultés.

M. Manier étant mort le 1er janvier 1871, le Supérieur général de Saint-Sulpice eut à pourvoir à son remplacement. Mais son embarras ne fut pas long. Déjà quelques mois auparavant, presque au début des hostilités, M. Manier, sentant sa santé irrémédiablement ébranlée, avait écrit à M. Caval, supérieur de Saint-Sulpice, pour lui offrir sa démission et en même temps

pour lui dire qu'il serait préférable de ne pas lui chercher un successeur hors du séminaire, M. Bieil ayant toutes les qualités requises pour cette fonction. Aussi, quand, après la guerre, les communications furent rétablies entre Paris et Reims, et que Mgr Landriot eut exprimé le désir de voir M. Bieil à la tête de son grand séminaire, M. Caval n'hésita pas, et il désigna comme supérieur celui qui avait su si bien mériter la confiance de l'Archevêque.

M. Bieil se trouvait être le plus jeune de tous les supérieurs des séminaires dirigés par la Compagnie de Saint-Sulpice. En raison de son âge, personne dans le clergé rémois ne s'attendait à son élévation au supériorat, et beaucoup de prêtres, en pensant à lui au lendemain de la mort de M. Manier, se disaient entre eux : « Quel dommage que M. Bieil soit si jeune ! » Mais quand sa nomination fut un fait accompli, elle fut ratifiée d'une voix unanime par tous les prêtres du diocèse, et, ce qui est plus beau encore, mais habituel parmi les fils de M. Olier, les directeurs du séminaire, même les plus anciens, s'inclinèrent avec une religieuse déférence devant l'autorité de celui qui, la veille encore, était leur plus jeune confrère.

M. Bieil a dirigé le grand séminaire de Reims pendant quatre ans et demi seulement ; mais cette période si courte de son administration a laissé dans ce diocèse d'ineffaçables souvenirs.

Il prit le gouvernement de la maison avec une

telle aisance, je dirais volontiers avec une telle maîtrise, qu'on put lui dire sans flatterie : « Vous étiez né supérieur ».

Aujourd'hui, après trente ans écoulés, quand je cherche à me rendre compte des qualités qui faisaient de lui un supérieur accompli, il me semble que c'était un mélange de fermeté et de bonté dont j'ai trouvé l'équivalent chez un très petit nombre d'administrateurs. A vrai dire, il n'eut jamais l'occasion, que je sache, de recourir à la vigueur naturelle de son tempérament. Son ascendant sur nous était tel que chacun s'inclinait devant la règle, d'abord parce que c'était la volonté de Dieu et ensuite parce que c'était le désir de M. le Supérieur. Aussi est-il superflu d'ajouter que toute la communauté était animée d'un excellent esprit et que maîtres et élèves suivaient docilement la forte impulsion donnée par le Père aimé de tous. Et si chacun observait la règle, cela ne tenait pas à un contrôle minutieux, tracassier et tatillon, ni à des procédés inquisitoriaux, comme il s'en produit parfois dans certaines maisons religieuses : M. Bieil avait trop souci de sa propre dignité et trop de respect pour la liberté humaine pour s'abaisser ainsi à des mesures policières ; nons savions tous qu'il était incapable de faire un pas et de dire un mot pour surprendre un élève en défaut. Son principe invariable était de se montrer loyal et honnête envers tout le monde.

Je me souviens qu'un jour, m'autorisant de la

sympathie qu'il avait pour la pétulance de mes vingt ans, j'eus la hardiesse de lui demander s'il était vrai que les directeurs fissent des visites dans les chambres, en l'absence des élèves. Sa figure, d'ordinaire si affable et si souriante, prit un air de gravité inaccoutumé, et il me répondit : « Mon cher ami, je ne peux pas répondre absolument de ce que font ou ne font pas les autres directeurs ; mais je vous certifie que, pour mon compte, je n'emploierai jamais de pareils procédés pour gouverner la maison ». Et c'est parce que nous savions tous qu'il y avait conformité entre ses actes et ses déclarations, qu'il nous inspirait un respect si profond et un si sincère attachement.

Mais cet attachement nous était inspiré plus encore par sa bonté que par son prestige. Cette bonté se manifestait sous des formes très diverses. On peut dire que sa sollicitude s'étendait à tous et à toutes choses. Sa porte était constamment ouverte aux élèves qui avaient besoin de lui parler, et, si captivant que fût le livre qu'il était en train de lire, ou si importante que fût la lettre qu'il écrivait, il interrompait sa besogne sans laisser paraître sur son visage le moindre signe de mécontentement, et il recevait chaque séminariste comme s'il n'eût eu que lui à recevoir.

Les entretiens de direction, qu'il réservait à ses pénitents, étaient tout simplement exquis. On y allait non seulement par devoir mais encore

avec allégresse, tant il mettait de bonne grâce, d'amabilité, d'oubli de soi et aussi de perspicacité, pour démêler ce qu'il y avait de noble et de bon dans la conscience de chacun. Après ce quart d'heure de causerie, tout intime et affectueuse, qu'on trouvait toujours trop court, on sortait de sa chambre avec une ample provision de lumière et d'encouragement pour remplir sa tâche de séminariste.

Il est inutile de louer chez M. Bieil la régularité parfaite et pour ainsi dire automatique qui présidait à l'accomplissement de tous les devoirs de sa charge : c'est là chose banale pour un Sulpicien. Il arrivait à chacun des exercices de la journée avec une ponctualité qui ne s'est pas trouvée une seule fois en défaut. Dès le premier appel de la cloche, il sortait de sa chambre, et sans hâte, sans précipitation d'aucune sorte, il se rendait à la chapelle, au réfectoire, en classe ou en récréation, et il y arrivait toujours à la minute précise où devait commencer l'exercice.

On a loué Bossuet d'avoir supporté bravement une averse dans le parc de Germigny et d'être rentré à la maison sans avoir même pressé le pas, en disant à un de ses invités : « Il n'est pas de la gravité d'un prélat de courir ». Sous ce rapport, c'est-à-dire au point de vue de la parfaite possession de soi-même, M. Bieil aurait pu être comparé à Bossuet. Un jour, un incendie s'étant déclaré au séminaire, je fus chargé d'en prévenir le Supérieur. J'entrai chez lui comme

un ouragan, et lui dis que le feu était à la maison. « C'est bien, me répondit-il, attendez-moi une seconde et nous allons y aller ensemble ». Cela dit, il ouvre posément son tiroir, en retire les objets qu'il juge les plus précieux, et se rend vers la partie de la maison qui était la proie des flammes, de ce pas grave et mesuré qui était toujours le sien, surtout quand il allait à la chapelle ou à la salle des exercices.

Grâce à Dieu, l'incendie fut vite éteint et l'émotion de tous se calma rapidement. Mais, pour ma part, je restai longtemps sous l'impression d'ébahissement qu'avait produite sur moi le calme imperturbable du jeune supérieur.

De tous les exercices de la journée, c'était la lecture spirituelle qui avait ses prédilections, et c'est là que se manifestaient avec le plus d'éclat les rares qualités dont il était doué.

Mgr Dupanloup dit quelque part que la lecture spirituelle dans une maison d'éducation doit être une heure bénie entre toutes.

Dans mes souvenirs de supérieur, ajoute-t-il, c'est la lecture spirituelle qui occupe la plus haute place ; cette heure était mon heure par excellence ; c'est là que j'ai béni, que j'ai élevé, que j'ai nourri tant d'enfants dont les noms me seront toujours chers ; là où je leur ai donné tant de témoignages d'un amour et d'un dévouement que nul dévouement, nul amour dans ma vie n'a égalé.

Son historien fait même remarquer que cet

exercice était pour lui un besoin de cœur en même temps qu'une nécessité telle qu'il n'eût pas pu, disait-il, accepter le gouvernement d'une maison d'éducation, s'il ne lui eût pas été permis d'avoir avec les enfants ces entretiens intimes de la lecture spirituelle.

N'est-il pas, en effet, évident, s'écriait-il, qu'une simple et pure lecture, même commentée, ne remplacera jamais l'accent d'une parole vivante. La parole d'un supérieur épanchant chaque jour son âme dans l'âme de ses enfants, parole directe, précise, prenant les enfants sur le fait, leur parlant d'eux-mêmes, entrant dans leur esprit, dans leur cœur, dans le plus intime de leur vie, quelle parole, quelle action pourrait valoir celle-là ? Où sera-t-il donné à un supérieur de façonner plus à son gré, de mieux marquer à son empreinte, d'élever plus véritablement ses enfants ? Où se montrera-t-il vis-à-vis d'eux plus éducateur, je ne dis pas assez, plus père ?... Quoi ! vous avez des enfants, vous êtes leur père et vous ne leur ouvririez jamais votre âme ? Vous pourriez vous résigner à n'avoir jamais ou presque jamais un entretien cordial avec eux ! Mais ne serait-ce pas renoncer à votre mission même, à l'apostolat de l'éducation ?...

Mais quel art, ou plutôt quel cœur, — car ici tout l'art est dans le cœur, toute la puissance est dans l'amour ! quelle inspiration du cœur et de la grâce de Dieu il faut, pour parler à toute cette jeunesse, pour souffler la flamme intellectuelle dans les esprits et le feu sacré dans les cœurs ; les élever avec soi jusqu'aux sublimes hauteurs morales, les transporter

d'ardeur pour le travail et la vertu, pour toutes les grandes et saintes choses ; enfin calmer, maîtriser, encourager, égayer, attendrir, enflammer ! Car la lecture spirituelle doit avoir tour à tour tous ces caractères (1).

C'était bien ainsi que M. Bieil entendait la lecture spirituelle, et cette demi-heure de causerie quotidienne, devant ses séminaristes, était pour lui proprement un instrument de règne. Il pétrissait à la lettre les âmes des cent cinquante séminaristes, qui étaient groupés sous ses yeux et buvaient ses paroles. Il abordait à peu près tous les sujets de la vie spirituelle, passant en revue une à une toutes les vertus sacerdotales et donnant les moyens pratiques pour les acquérir. Les soirs de grandes fêtes, c'était de la solennité du jour qu'il les entretenait, commentant tantôt l'évangile, tantôt l'épître de la messe, ou faisant l'histoire de l'institution de la fête, ou encore, expliquant une parole qui, dans l'Office, l'avait particulièrement frappé.

Il va sans dire que, malgré le tour surnaturel qu'il savait donner à ces entretiens, il ne délaissait pas les vertus naturelles. Il répétait volontiers le mot de Mme Swetchine qu'il avait lu dans les œuvres de Mgr Landriot : « Soyez un saint, si vous pouvez, mais soyez surtout et superlativement un honnête homme ».

(1) Mgr LAGRANGE, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. I, pp. 165 et suiv.

Parfois même il n'hésitait pas à aborder des questions d'ordre purement profane, mais d'une importance souveraine pour la vie d'un prêtre. C'est ainsi que, durant trois mois, il consacra la lecture spirituelle de chaque soir à composer devant nous un véritable Traité des Études, dans lequel, avec son esprit toujours judicieux, il montrait la place que doit tenir l'étude dans l'existence d'un prêtre, et donnait une méthode très minutieuse et très pratique pour étudier avec fruit.

Enfin, quand arrivaient les ordinations, c'est lui qui se chargeait habituellement d'expliquer le Pontifical et il s'acquittait de cette tâche avec une surprenante autorité. Les Ordres mineurs lui fournissaient l'occasion d'envisager le sacerdoce par son côté extérieur et pour ainsi dire cultuel, et il en profitait pour donner aux ordinands de sages recommandations sur le respect dû au lieu saint, sur les beautés de la liturgie, et enfin sur l'observation des rubriques. Mais quand il abordait les Ordres sacrés, et qu'il avait à parler des vertus intimes qui sont le privilège du sacerdoce catholique : la chasteté, l'esprit de sacrifice et l'amour des âmes, sa parole avait des accents qui nous remuaient jusqu'aux entrailles. Tous les prêtres de mon âge se souviennent sans doute d'une conférence, dans laquelle il nous fit un parallèle saisissant entre Lamennais et le curé d'Ars. Par la force même des idées qu'il développait et sans qu'il s'y mêlât le moindre souci

d'art, il s'éleva, ce jour-là, jusqu'à la plus haute éloquence.

Il est juste pourtant d'ajouter que ces mouvements tout spontanés et inconscients étaient rares chez M. Bieil. D'ordinaire, sa parole avait une allure plus paisible et plus sereine. Elle était faite surtout de lumière, de raison et de bon sens, et elle se présentait sous une forme si sincère et si honnête, que l'esprit était gagné de prime abord, et que peu à peu le cœur lui-même subissait le charme d'une âme si foncièrement droite et apostolique.

Est-il surprenant, après cela, que le mérite d'un tel homme ait rayonné hors de la maison, qu'il ait exercé une grande influence sur tout le diocèse et que, sans l'avoir cherché, il soit devenu le conseiller et le confident de la plupart des prêtres ?

C'était d'ailleurs une de ses maximes favorites qu'un grand séminaire doit être comme la maison de famille du clergé. Aussi, par l'aménité de son accueil, n'eut-il aucune peine à attirer au séminaire de Reims les prêtres du diocèse. Quand un curé ou un vicaire venait dans la ville archiépiscopale, il ne manquait jamais d'aller faire une visite au Supérieur et le plus souvent il profitait de cette occasion pour se confesser ou pour demander un conseil sur telle ou telle affaire qui lui donnait du tracas.

M. Bieil, sans se lasser, et avec autant d'abandon que s'il n'avait eu rien à faire, recevait

tous ces prêtres, dont plusieurs avaient été ses élèves ; il les écoutait avec une attention pleine de bienveillance, leur donnait en quelques mots précis la solution qu'ils attendaient de lui, les consolait et les encourageait, s'il y avait lieu, les retenait à dîner et ne les laissait repartir qu'après les avoir engagés à revenir au séminaire. Il y avait dans sa façon de recevoir les étrangers un tel mélange de bonne grâce, de cordialité et de respect pour le caractère sacerdotal, que chacun, après avoir joui de cette hospitalité toute fraternelle, s'en retournait chez lui avec l'impression d'être devenu un peu meilleur et d'avoir fait une nouvelle provision de zèle pour l'accomplissement de son ministère.

Avec l'autorité grandissante qu'il s'était acquise, il était inévitable que M. Bieil fût appelé à prendre une part sinon officielle, du moins très importante dans l'administration diocésaine. Dès le lendemain de sa promotion au supériorat, Mgr Landriot le nomma chanoine et vicaire général honoraire. Par humilité, M. Bieil ne porta jamais la mozette traditionnelle, mais il considéra comme un devoir de sa charge d'assister chaque semaine au conseil de l'archevêché. Il est difficile de dire le rôle qu'il y joua, car il ne laissa jamais rien transpirer à ce sujet ; mais nous sommes autorisé à penser que sa grande connaissance des hommes, sa prudence et sa sagesse faisaient attacher un prix tout particulier à ses avis.

Mgr Landriot lui avait donné une marque de confiance plus grande encore en le choisissant pour confesseur. Sans rien savoir de positif à cet égard, nous sommes assuré que M. Bieil s'acquitta de cette délicate mission avec son tact, sa réserve et sa discrétion habituelles. En tout cas, le pénitent avait une hauteur d'âme en rapport avec la noblesse de caractère du confesseur. En 1873, à la suite d'une crise cardiaque, qui avait mis en péril les jours de l'Archevêque et qui devait l'emporter l'année suivante, il y eut un tel affolement parmi les prêtres de son entourage, qne personne ne songeait à prévenir le prélat de la gravité de sa situation. M. Bieil, avec l'esprit de foi qui l'animait en toutes choses, n'hésita pas à assumer cette responsabilité. Au cours d'une visite qu'il fit au cher malade, il l'avertit sans détours et sans ambages, du péril où il se trouvait, et l'engagea à recevoir les derniers sacrements. L'Archevêque écouta sans faiblesse et avec une rare fermeté d'âme le conseil de son confesseur. Il lui fit l'aveu de ses fautes, reçut le saint Viatique, et demanda l'Extrême Onction. Quand toutes les cérémonies furent achevées et que le malade éprouva ce bien-être physique et cette tranquillité d'esprit qui accompagnent d'ordinaire la réception des derniers sacrements, il fit entrer dans sa chambre ses vicaires généraux, ses secrétaires et les chanoines,

et en leur présence, il remercia avec effusion M. Bieil de lui avoir ouvert les yeux sur sa véritable situation, et lui dit cette parole qui fait autant d'honneur à l'Archevêque qu'au Supérieur : « Mon ami, vous m'avez donné aujourd'hui la plus grande preuve d'affection et de dévouement que vous m'ayez donnée jusqu'ici ; je vous en exprime toute ma gratitude ».

Et le jour même, l'Archevêque, ajoutant un codicille à ses dispositions testamentaires, institua M. Bieil exécuteur de ses dernières volontés et lui légua, en témoignage de sa particulière affection, une croix pectorale avec sa chaîne et une fort belle montre en or.

En prenant possession du siège archiépiscopal de Reims, au mois de février 1874, Mgr Langénieux continua à M. Bieil la confiance que lui avait accordée Mgr Landriot. Ce lui fut une véritable joie de trouver à la tête de son grand séminaire un homme d'un si rare mérite et d'une expérience si universellement reconnue. Il n'eut donc qu'à suivre la pente de son cœur pour en faire son conseiller et son ami. Aussi sa douleur fut-elle très vive, lorsque, au mois d'août de la même année, il apprit que M. Bieil était nommé directeur du séminaire Saint-Sulpice à Paris. Je me rappelle qu'à l'issue de la pontificature de la fête de l'Assomption, il disait aux séminaristes rémois, qui avaient pris part à la cérémonie en qualité de porte-insignes : « Je suis désolé que

vous perdiez votre père ; mais moi, je perds un collaborateur très précieux et un ami très sûr ». D'un mot, l'éminent prélat avait traduit les regrets unanimes que devait laisser après lui M. Bieil, en quittant le séminaire de Reims, pour aller diriger celui de Saint-Sulpice.

CHAPITRE II

M. BIEIL DIRECTEUR DU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE ; SON ROLE DANS LA COMPAGNIE ; SON INFLUENCE SUR LE CLERGÉ ; SA MALADIE ET SA MORT.

Ainsi que nous l'avons dit, lorsqu'en 1875, M. Icard fut nommé supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice, pour remplacer le vénérable M. Caval, démissionnaire, son premier acte fut d'appeler auprès de lui M. Bieil en qualité de directeur du séminaire.

Le jeune supérieur de Reims était encore, malgré tout son mérite, presque un inconnu dans la Compagnie. En apprenant cette nomination, un grave sulpicien, qui se trouvait de passage au grand séminaire de Nîmes, ne put s'empêcher de s'écrier : « M. Bieil, qui ça ? » Il ne se doutait guère qu'il deviendrait le meilleur et le plus fidèle ami du nouveau directeur de Saint-Sulpice, et que cette amitié, qui allait bientôt commencer dans des emplois voisins et parallèles, durerait jusqu'à la mort.

M. Bieil a occupé ce poste de directeur pen-

dant vingt-deux ans, et l'on peut assurer que c'est là qu'il a donné sa vraie mesure comme éducateur du clergé. Durant cette longue période, qui marque comme le point culminant de sa vie, il n'y a, pour ainsi dire, aucun fait extérieur et public à signaler. Son existence, vouée à des labeurs obscurs, mais féconds, s'écoule tout entière entre les murs du séminaire et dans le contact quotidien de deux cents jeunes clercs ; et ce que l'on pourrait appeler sa carrière, au point de vue humain, peut se résumer en un seul mot : il a été un modèle accompli de directeur de séminaire.

Tâche modeste, tâche ingrate, pénible et difficile entre toutes, qu'il remplit avec un zèle, avec une dextérité qui ne se démentirent jamais.

Le cardinal Richard s'est complu à en rehausser la noblesse et le mérite dans la belle lettre qu'il adressa au clergé de Paris au lendemain de la mort de M. Bieil.

Tous ceux, dit-il, qui ont eu l'avantage de faire leur éducation sacerdotale à Saint-Sulpice, savent quelle action profonde exerce le directeur du séminaire. C'est la personnification vivante de la règle douce et austère qui prépare les jeunes clercs au sacerdoce... M. Olier avait dit en tête de son petit opuscule sur la *Piété du Séminaire* (1) : *Hæc erit una*

(1) Ce petit ouvrage de M. Olier, intitulé *Pietas Seminarii Sancti Sulpicii*, est comme un résumé de sa doctrine spirituelle à l'usage de sa Compagnie. Les paroles du début,

omnium spes et meditatio, unicum exercitium, vita vivere Christi interius eamque operibus manifestare in nostro mortali corpore.

Le directeur du séminaire est plus spécialement chargé par ses fonctions de rappeler cette maxime fondamentale de la vie ecclésiastique. Toujours et partout présent aux exercices de la communauté, il façonne, si nous pouvons ainsi parler, intérieurement et extérieurement, les séminaristes à la vie sacerdotale par la lecture spirituelle, dans laquelle il expose, chaque jour, les principes de la perfection chrétienne et ecclésiastique, et par l'exemple d'une régularité qui est la pratique journalière et ininterrompue de l'abnégation (2).

Il faut bien le reconnaître, en effet, cette vie du séminaire, que M. Bieil allait mener jusqu'à sa mort, est un perpétuel crucifiement de la nature humaine. Exercer une vigilance constante pour ne rien négliger de tous les détails de sa charge ; vivre dans une dépendance, dans une contrainte perpétuelle ; consacrer au service d'autrui tous ses instants et toutes ses forces, avec la pensée qu'on ne s'appartiendra jamais et qu'on ne sera jamais ni libre ni tranquille ; faire le sacrifice de ses goûts et des tendances de son tempérament à des riens qui recom-

qui sont célèbres, correspondent à la méditation sur les fins dernières de l'homme, que saint Ignace appelle *Principium et Fundamentum*, et qu'il a placée en tête de ses *Exercices*.

(2) Lettre de S. Ém. le cardinal Richard à l'occasion de la mort de M. Bieil, 2 février 1898.

mencent chaque jour, à un coup de cloche qui revient obstinément à la même heure ; gouverner, diriger, discipliner des volontés qui, sans être rebelles, ne montrent pas toujours une docilité parfaite ; instruire les jeunes clercs et leur enseigner lentement et patiemment des choses qu'on a dites cent fois, et cependant les répéter chaque année en y mettant assez de force et de persuasion pour les faire accepter ; avoir une sollicitude toujours en éveil, pour que tous et chacun soient à leur devoir et que la règle soit partout observée sans que personne ait à en souffrir dans sa santé ou son bonheur intime ; tout cela constitue comme une trame ininterrompue d'immolations qui exigent chez le directeur un oubli absolu de soi, un détachement complet, une grande élévation de caractère et plus encore un profond et ardent amour des âmes.

Ces qualités, M. Bieil les possédait à un degré rare, et il suffira, pour le prouver, de raconter avec quelque détail comment il a su participer au gouvernement général du séminaire, diriger les séminaristes en particulier, et exercer, par surcroît, une salutaire influence sur le clergé du dehors.

***

Chacun sait que le supérieur du séminaire Saint-Sulpice, étant en même temps supérieur général de la Compagnie, a besoin d'être assisté,

pour le gouvernement particulier du séminaire, par une sorte de vice-supérieur pouvant, en cas d'absence, le suppléer : c'est ce qu'on appelle le directeur du séminaire. C'était donc une distinction flatteuse pour l'amour-propre du nouveau directeur, que d'être associé, à quarante ans, au gouvernement d'un séminaire, qui est, à coup sûr, le plus en vue de France, et d'y remplir des fonctions dans lesquelles il avait eu pour prédécesseurs les personnages les plus éminents de la pieuse Compagnie (1). Mais il est superflu de

(1) La fonction de directeur remonte aux origines de la Compagnie. Quand, six mois après la fondation du séminaire à Vaugirard, M. Olier, en août 1642, fut appelé à la cure de Saint-Sulpice, il ne put pas songer à mener de front ces deux œuvres sans se faire aider, pour la direction de chacune d'elles, par un autre lui-même. Il choisit pour cela ses deux compagnons de Vaugirard : MM. du Ferrier et Caulet. M. du Ferrier fut chargé de la communauté des prêtres de la paroisse, et M. Caulet, plus ordinairement appelé l'abbé de Foix, du nom de son abbaye, fut chargé du séminaire : ce fut le premier directeur.

L'importance de ces fonctions en a souvent désigné les titulaires pour celles de supérieur général.

Ainsi, M. Tronson les remplit depuis la mort de M. Olier, en 1659, jusqu'à son élection comme supérieur général, en 1676.

On peut en dire autant de ses successeurs, MM. Le Peletier, Cousturier, Bourachot, Le Gallic.

M. Émery est le premier à faire exception. Il était supérieur du grand séminaire d'Angers, quand il fut élu supérieur en 1782.

M. Garnier, le grand hébraïsant, le maître de M. Le Hir, avait été directeur du séminaire pendant toute l'administration de M. Duclaux, à qui il succéda comme supérieur en 1826.

Celui qui, pendant ce siècle, a occupé le plus longtemps

dire que M. Bieil avait l'esprit trop surnaturel pour être accessible à ces vaines considérations, et volontiers il aurait pu redire pour son propre compte les belles paroles de M. Émery, au lendemain de sa nomination comme supérieur de la Compagnie, et qui devraient servir de règle à

les fonctions de directeur, est M. Carbon, qui les remplit de 1826 à 1862, pendant toute l'administration de M. Garnier (1826-1845), pendant celle de M. Courson (1845-1850), et pendant une partie de celle de M. Carrière, jusqu'en 1862 ; il ne les quitta qu'un an avant sa mort, quand les infirmités le contraignirent à la retraite. On a gardé son souvenir dans le diocèse de Paris. On se répète encore ses mots, car il avait ses mots comme M. Bieil. Sa traduction du *Confitemini Domino quoniam bonus :* « Confessez-vous à Monsieur Carbon » est restée fameuse. Ce *quoniam bonus,* il le réalisait, de fait, dans sa plénitude. C'étaient la bonté et la sainteté personnifiées ; et la science aussi. Quand il mourut, il était en train de lire la *Patrologie* pour la troisième fois, tenant le doigt, quand un séminariste entrait, sur la phrase interrompue. Mais la sainteté l'emportait.

M. Icard, qui fut son successeur, aimait à raconter, et il le faisait toujours avec émotion, que les facultés du saint vieillard s'étant affaiblies dans les dernières années de sa vie, il fut chargé de lui signifier la décision des médecins qui pensaient qu'on ne pouvait plus le laisser monter à l'autel. Ce fut pour lui comme un coup de foudre, qui le laissa un moment interdit ; puis, se ressaisissant : « Oh ! Monsieur le Directeur, encore une fois ! Plus qu'une fois ! » Touché par cette supplication, M. Icard lui permit de dire la messe encore le lendemain ; après quoi, ce serait fini. Le lendemain, à 5 heures un quart, M. Icard entend frapper timidement à sa porte. C'était M. Carbon, qui venait, la figure toute décomposée, lui demander pardon.. « Je ne vous ai pas obéi hier. Cela m'a empêché de dormir toute la nuit ; je vous en demande pardon. Et ma messe, puisque vous le voulez ainsi, eh bien ! non je ne la dirai plus ». Ce trait d'obéissance et d'esprit de foi est d'une beauté antique : on ne trouve pas mieux dans la vie des plus grands saints.

quiconque remplit une charge importante dans l'Eglise ou dans l'Etat:

Je me regarde comme un homme privé de toute espérance de plaisir et de liberté, chargé d'un travail important, désagréable et difficile. Je serais bien malheureux et peu avancé si je n'envisageais pas la supériorité comme une servitude, et les petits honneurs qui y sont attachés, comme un misérable dédommagement des peines et des sollicitudes qui en font partie, dès qu'on veut en remplir les devoirs (1).

Quoi qu'il en soit, en prenant possession de sa charge, au mois d'octobre 1875, M. Bieil n'eut pas d'autre pensée que de se consacrer tout entier au service de la communauté. Systématiquement, il écarta tout ce qui aurait pu le distraire de ses fonctions. Il s'imposa même de ne jamais sortir du séminaire que les jours de promenade, lorsqu'il conduisait les séminaristes à Issy. Bien plus, peu de temps après son arrivée à Paris, lorsque le cardinal Guibert lui offrit de le nommer vicaire général honoraire, avec la charge d'assister au conseil archiépiscopal, il refusa net, en disant à l'archevêque : « Laissez-moi le temps de connaître à fond toutes les obligations essentielles de mes fonctions de directeur, avant de m'occuper du clergé paroissial ».

D'ailleurs, la besogne lui était rendue relativement facile par le bon esprit qui régnait dans la communauté et par la présence continue, au

(1) Méric, *Histoire de M. Émery,* tome I, p. 58.

moins durant les premiers mois, de M. Icard. Ce petit homme d'apparence chétive, malingre, mais de jugement clair et de volonté indomptable, était de taille, malgré le poids des années, à cumuler sans effort ses anciennes fonctions de directeur avec celles de supérieur. La tâche de M. Bieil en fut grandement allégée.

Celui-ci, néanmoins, s'appliqua à remplir cette tâche avec la conscience qu'il apportait aux moindres détails, se familiarisant peu à peu avec les hommes et les choses, se rendant compte minutieusement des plus petits rouages de ce mécanisme compliqué et délicat qu'est une importante communauté.

Chargé de faire exécuter le règlement, il commença par l'étudier à fond lui-même, pour être en mesure de le bien faire comprendre aux autres. Vers la fin de la vie de M. Icard, lorsque les forces trahirent son courage, et, pareillement, à la fin du gouvernement de M. Captier, le devoir incomba à M. Bieil d'expliquer chaque année aux séminaristes ce qui devait être la loi de tous leurs exercices. Toutes les générations de prêtres qui, durant ce laps de temps, se sont succédé sur les bancs de la grande salle, se souviennent de la clarté et aussi de l'énergie avec lesquelles il commentait le règlement devant les jeunes clercs. Les nouveaux surtout étaient frappés de ce ton d'autorité, et il ne venait à l'esprit de personne de voir dans la règle autre chose que la volonté de Dieu.

C'est dire que nul ne doutait de la vigueur dont M. Bieil était capable pour assurer l'observation rigoureuse du règlement. A Paris, pas plus qu'à Reims, les circonstances ne lui fournirent jamais l'occasion de déployer, de faire passer en actes l'énergie qui faisait le fond de son caractère. Mais s'il s'était trouvé en présence de quelque scandale, s'il avait eu à constater des abus graves dans la marche de la communauté, il se serait comporté, sans aucun doute, comme l'avait fait M. Émery, quelques années avant la Révolution, et se serait montré pour les coupables un sévère justicier.

De l'énergie, il en avait ; on le devinait, on le sentait, plus qu'on ne le voyait. Il était bien, selon le cliché connu, une main de fer gantée de velours ; seulement les occasions se présentaient rarement à lui de se déganter, tant était réel l'ascendant qu'il exerçait sur les élèves.

Ce prestige toutefois tenait peut-être autant à sa bonté qu'à la force de son caractère. Sur ce point, les avis étaient unanimes. Tous savaient et disaient que M. Bieil était la bonté même. Dans toute sa personne, dans son regard, dans le sourire de son accueil, dans son geste, et jusque dans le timbre de sa voix, il y avait comme un rayonnement de sympathie. On admirait à coup sûr la netteté de son esprit, la sûreté de son jugement et la sagesse de ses conseils ; mais ce qui chez lui primait tout, et ce qui lui donnait tant de charme et de séduction,

c'était son cœur, que l'on sentait vibrant, c'était son âme généreuse, qui se révélait, s'exprimait, pour ainsi dire, dans toutes ses paroles et dans tous ses actes.

Il n'avait donc pas à recourir à la crainte pour imposer le respect de la discipline : il préférait la faire aimer, et, chose rare, il y réussissait. Tous les matins, après le petit déjeuner, il donnait audience dans sa chambre. C'était le moment où les élèves défilaient devant lui, pour lui demander les permissions un peu importantes et les dispenses du règlement. On n'était pas toujours sûr d'obtenir ce qu'on allait solliciter ; mais on savait qu'on serait reçu avec bonté et que la cause serait entendue avec calme et jugée sans parti pris. C'en était assez pour transformer en joie la nécessité de l'aller voir, et assurer d'avance le respect de sa décision, quelle qu'elle fût. Même éconduit, on était obligé de rendre hommage à son esprit de justice, et bien peu auraient osé se plaindre de lui devant leurs confrères.

Quelquefois, avec une bonhomie qui n'était pas sans finesse, il constituait les élèves eux-mêmes juges de leur propre cause : « Qu'en pensez-vous, dans votre sagesse ? » disait-il en souriant. Généralement c'était bon signe, surtout si on avait de solides raisons à faire valoir, et si on avait la discrétion de ne pas insister. — « *Recte judicasti* », répondait-il doucement, et il renvoyait le solliciteur satisfait. Mais s'il ne

croyait pas pouvoir accorder la faveur demandée, il le disait tout net, et il n'y avait pas à y revenir. Suivant le mot spirituel d'un de ses élèves, « en principe, M. Bieil n'était pas révisionniste (1) » !

En réalité, ce qui faisait sa force, la raison de cet ascendant qu'il exerçait autour de lui, c'est que chacun craignait de lui faire de la peine, et c'est là un nouveau témoignage en faveur de sa bonté universellement reconnue. Ce sentiment régnait si bien parmi les élèves, que beaucoup hésitaient à aller le trouver, quand ils avaient à lui dire quelque chose qui devait le contrarier.

Je le savais si bon, écrivait l'un d'eux, qu'une lutte intérieure se produisait en moi, avant d'aller le voir, et elle durait parfois quinze jours de suite. J'avais si peur, non pas de m'attirer des reproches (il en faisait peu en tête-à-tête) ; mais j'avais peur de lui faire de la peine. Car, dès qu'on avait laissé échapper une parole qui froissait sa délicatesse, immédiatement, à sa gêne, à son embarras, à ses traits tirés, on devinait chez lui une réelle souffrance. Aucun spectacle ne pouvait m'être plus douloureux que celui-là.

***

M. Émery avait coutume de dire : « Nous ne craignons rien tant que les hypocrites ». M. Bieil aurait pu s'approprier cette maxime, car nul n'a été plus soucieux que lui de respecter la liberté des élèves, afin de les accoutumer au sentiment

(1) *Bulletin trimestriel des élèves de St-Sulpice*, févr. 1898, p. 358.

de leur responsabilité ainsi qu'aux périls qui les attendent fatalement dans le ministère. Reprenant donc la tradition qu'il avait pratiquée à Reims et qui lui avait si bien réussi, il s'interdit tout espionnage, toute inquisition, tout contrôle humiliant et vexatoire, ne voulant pas s'abaisser à un rôle qu'il jugeait en opposition avec sa dignité de directeur, comme aussi avec les égards qui conviennent à de futurs prêtres. Il cherchait, au contraire, à dilater l'âme des séminaristes, et les procédés dont il usait à leur endroit étaient bien de nature à leur faire aimer le séjour de leur éducation cléricale. Quand ils arrivaient chez lui, ils se sentaient à l'aise et ils pouvaient lui parler librement de tout ce qu'ils avaient dans l'esprit et dans le cœur : ils savaient que M. Bieil les aimerait d'autant plus qu'ils feraient preuve d'une plus entière confiance.

Pourvu qu'on ne dépassât point les limites imposées par le respect, on pouvait tout lui dire et même se laisser aller à la critique des usages et des traditions de Saint-Sulpice. Un jour, un élève qui, durant les vacances, était allé faire un voyage à l'étranger, et qui avait acquis la conviction qu'il reste beaucoup de jansénisme en France, et que c'est là le mal qui paralyse chez nous la pratique de la religion, lui dit dans un bel élan d'indignation : « Si le jansénisme nous domine encore, c'est vous qui en êtes la cause, vous, Sulpiciens, qui dirigez les séminaires et

qui n'avez pas su débarrasser le clergé de cette infection ».

Le bon M. Bieil, déconcerté par cette attaque, prit le jeune homme entre ses bras et l'embrassa avec effusion, en lui disant : « Mon ami, priez pour que les séminaristes nous comprennent, et alors le jansénisme disparaîtra. Notre tâche est pénible ; nous devons, avant tout, infuser Notre-Seigneur dans l'âme des jeunes prêtres, pour qu'ils soient en état de le donner à leur tour aux fidèles qui leur sont confiés. Assurément, nous ne réussissons pas toujours dans notre tâche ; mais cela ne provient-il pas de ce qu'on n'étudie pas assez ou de ce qu'on étudie mal Notre-Seigneur ? Plaignez-nous, mon cher ami, et ne nous jetez pas la pierre ». Et, en disant ces mots, il avait les larmes aux yeux, tant il avait été sensible à ce reproche de jansénisme.

M. Bieil n'aurait pas été le fidèle disciple de M. Olier qu'il voulait être, s'il n'avait pas été profondément respectueux des traditions de la Compagnie de Saint-Sulpice et des usages de la maison qu'il dirigeait. Mais, du moins, il fallait lui rendre cette justice que son respect n'était pas servile, et qu'il n'était pas l'esclave des coutumes qui n'avaient plus leur raison d'être (1).

(1) C'est ainsi qu'il était de tradition d'aller en promenade à Issy, le mercredi après le dîner, et la longue file des élèves, pareille à un gigantesque serpent, se déroulait lentement le long de la rue de Vaugirard, non sans provoquer parfois les jurons des cochers et les quolibets des ouvriers. Chacun se

Quant aux traditions, qui sont le fruit de l'expérience des siècles, et à ces maximes de sagesse qui avaient été recueillies en quelque sorte une à une par ses vénérés prédécesseurs, et qui, toutes, avaient pour but la formation des jeunes clercs, il les respectait profondément et il voulait les garder avec un soin jaloux.

En même temps, il était progressiste à sa manière ; il comprenait que si l'âme humaine reste presque toujours la même, il faut, à des siècles nouveaux, des modes d'apostolat différents. Il comprenait que dans cette perpétuelle évolution des choses, qui est la loi de la vie, il y a fatalement des déchets auxquels il faut renoncer pour s'adapter à de nouvelles exigences. Durant les dernières années de l'administration de M. Icard, il répondait aux impatients qui voulaient précipiter les choses : « Attendez encore quelque temps. Quand M. Icard nous aura quittés pour aller en Paradis, il y a des innovations qui s'imposeront fatalement ; mais, pour le moment, il n'y faut pas songer ».

M. Captier, qui succéda à M. Icard, avait beau-

plaignait de cet usage, mais personne n'osait y toucher. Il a fallu l'intervention personnelle de M. Captier, probablement conseillé par M. Bieil, pour rompre avec cette pratique pleine d'inconvénients. Aujourd'hui, on se rend à Issy par groupes de seize, sous la direction d'un chef de groupe qui est responsable de ses compagnons. La surveillance est aisée, et les élèves sont tout fiers de voir qu'on a confiance en eux. De plus, les séminaristes partent, toute l'année, assez tôt pour prendre le repas de midi à la maison d'Issy. De cette façon le congé est complet, et les santés s'en trouvent bien.

coup voyagé et vécu dans les milieux les plus différents. Il était en quelque sorte un homme du dehors, par conséquent plus indépendant, plus capable de juger les choses avec sang-froid et sans parti pris, et mieux qualifié pour opérer d'utiles réformes. C'est ce qui explique pourquoi, dès le début, il prit tant de mesures heureuses, et pourquoi son arrivée fut saluée, surtout par les jeunes, avec tant d'allégresse.

Mais de même que, sous le régime de M. Icard, M. Bieil avait senti le besoin d'opérer certaines réformes, de même aussi, quand, sous l'administration plus ouverte et plus libérale de M. Captier, il eut ses coudées plus franches, et que sa situation dans la maison devint presque prépondérante, il s'efforça de réagir contre tout ce qui aurait eu pour effet de moderniser le séminaire, et il s'opposa de tout son pouvoir à l'envahissement de certaines idées qui lui paraissaient dangereuses pour la formation des séminaristes. En définitive, il jouait le rôle de modérateur, conseillant d'aller de l'avant, quand il voyait qu'on s'enlisait dans la routine, mais, de même, mettant tout le monde en garde contre le goût indiscret des innovations, quand il y voyait un péril pour la sanctification des clercs.

Pourtant, il est bon de le noter, son traditionalisme n'alla jamais jusqu'à exalter les manuels de théologie ou d'histoire, qui sont adoptés dans certains séminaires. Un jour qu'il fut appelé à remplacer, au pied levé, un professeur malade,

il se fit apporter le livre qui servait de thème aux explications du maître. « J'ai parcouru ce volume, dit-il ensuite à un séminariste, et j'ai constaté que notre principal travail à nous, professeurs, doit consister à élaguer les choses inutiles qu'il renferme, pour donner plus d'ampleur aux thèses essentielles ». Et en parlant de la sorte, il restait fidèle à la méthode qu'il avait pratiquée lui-même quand il était professeur de dogme à Reims.

Par là, on peut deviner que M. Bieil, bien loin d'entraver le mouvement scientifique qui emportait certains de ses jeunes confrères, le favorisait au contraire de tout son pouvoir. Il ne cachait pas son admiration pour les beaux travaux de M. Duchesne, et l'on peut être assuré qu'il resta étranger à la mesure qui interdit aux séminaristes de fréquenter son cours à l'Institut catholique. On raconte même que, sous ses yeux, les leçons lithographiées d'histoire ecclésiastique du célèbre professeur purent circuler librement dans le séminaire. Sans avoir eu le temps d'acquérir, sur les questions débattues de nos jours, une compétence professionnelle, il en suivait avec intérêt le mouvement, et, quand il discernait chez certains élèves des dispositions particulièrement heureuses, il les poussait en avant, et les envoyait volontiers perfectionner leurs études, soit à l'Institut catholique, soit aux Universités romaines, soit à l'école Saint-Etienne de Jérusalem.

Il faut reconnaître pourtant qu'il ne favorisa jamais l'introduction des Revues dans l'intérieur du séminaire. Ce n'était pas de sa part étroitesse d'esprit ou inintelligence des services que ces Revues pouvaient rendre ; mais il craignait que cette « jeunesse », comme il disait, ne cédât trop facilement à son engouement pour l'étude des problèmes tout à fait actuels et que ce fût au préjudice de la théologie traditionnelle. Ce qu'il appréhendait par-dessus tout, c'était la perte de temps ; et l'ostracisme dont il frappa toutes les publications périodiques, quelles qu'elles fussent, n'avait pas d'autre explication.

Sa journée, à lui, était admirablement remplie. Quelques minutes avant 5 heures, il se levait, pour être prêt, vers 5 heures et demie, à présider la méditation et la prière du matin. La méditation durait une heure : c'est seulement depuis M. Captier qu'on l'a un peu réduite et qu'elle n'est plus que de trois quarts d'heure (1). Ensuite,

(1) Cette suppression d'un quart d'heure d'oraison ne laissa pas d'effrayer M. Bieil. Il rappelait avec émotion comment le relâchement dans la piété, au XVIII[e] siècle, avait amené la réduction de l'oraison à une demi-heure, comment, M. Emery avait rétabli l'heure entière ; puis comment le cardinal Maury ayant rayé l'oraison de la série des exercices, les élèves décidèrent d'eux-mêmes d'entendre deux messes au lieu d'une. Et M. Bieil se demandait anxieusement : « Serions-nous donc à une époque de décadence religieuse ? » Il expliquait la décision du Conseil de la maison par ce fait que, les communions étant devenues plus fréquentes, les exercices du matin s'en trouvaient allongés. Plus tard, il confiait à un de ses pénitents ; « Nous avions craint que tous ces changements ne modifiassent l'esprit du séminaire, qui est bon ;

il disait lui-même la messe de communauté. Il la célébrait gravement, avec un véritable esprit de foi, qui édifiait tous les assistants. Après un quart d'heure d'action de grâces, il remontait à sa cellule; là, il lisait quelques versets de l'Ecriture sainte, jusqu'au petit déjeuner, à 8 heures. A partir de 8 heures un quart, il donnait les permissions qu'on venait solliciter, puis il recevait ses pénitents. Pendant les mois d'octobre, de novembre et de décembre, il faisait, le matin, aux futurs prêtres, le cours de Diaconales. Son enseignement était clair, précis, avec des indications parfois même un peu brutales, au risque de blesser certaines délicatesses, d'effaroucher l'inexpérience de quelques âmes. C'était le chirurgien débridant l'abcès d'un scalpel vigoureux. A onze heures trois quarts, examen particulier. Le repas n'était même pas un délassement pour lui. Il lui fallait écouter, retenir, juger le sermon du jeune prédicateur qui s'escrimait en chaire, au bruit énervant des assiettes, des cuillers et des fourchettes. Le soir, il en rendait compte. Sa critique, indulgente d'ordinaire, était d'une précision, d'une justesse inattaquable. Non seulement il savait encourager les bonnes volontés hésitantes, railler les travers, rabattre les prétentions, mais il analysait le discours prononcé, en mettait en lumière les points saillants, en comblait les lacunes avec une telle compétence, que

nous nous sommes aperçus qu'il n'en était rien, et nous en rendons grâces à Dieu ».

bien souvent c'était, pour le prédicateur, une véritable révélation. Mais on devine le peu d'attention qu'il devait donner, par contre, au repas en lui-même, et il ne serait nullement exagéré de dire que cette continuelle tension d'esprit ne contribua pas médiocrement à ruiner sa santé.

Il allait à la récréation avec les séminaristes, se mêlant simplement au premier groupe qu'il rencontrait et prenant part aux conversations. A 1 heure trois quarts, récitation du chapelet. Les après-midi étaient consacrées à recevoir les prêtres ou à faire des visites aux prêtres malades. Vers 5 heures et demie, il s'enfermait pour s'acquitter de ses exercices de piété et préparer la lecture spirituelle qui avait lieu à 6 heures et demie. A 7 heures, dîner, récréation, coucher.

***

Les lectures spirituelles étaient, comme à Reims, son triomphe, son moyen d'action le plus puissant et pour la formation des âmes et pour la direction générale du séminaire.

Mgr Dupanloup avait défini la lecture spirituelle : « Un exercice où on ne lit jamais ». En parlant ainsi, il commettait une véritable hérésie à l'endroit des traditions sulpiciennes. Dès l'origine de la Compagnie, la lecture spirituelle était une lecture faite en silence par chaque

membre de la communauté. Le règlement du séminaire d'Angers, publié par M. Letourneau, porte que tous les séminaristes arrivaient à la salle commune avec leurs livres, une demi-heure avant le souper, et que chacun lisait pour son propre compte l'ouvrage ou le chapitre qui lui plaisait.

Au bout de quelque temps, probablement au XVIII[e] siècle, on se lassa de cette méthode, et on y substitua une lecture d'un quart d'heure suivie d'un quart d'heure de causerie. C'est la méthode qui a prévalu en bien des endroits, avec cette différence que la lecture est faite à haute voix.

La méthode de Mgr Dupanloup, qui consiste à parler tout le temps, n'est pas à la portée de tout le monde. Pour être employée avec quelque succès, elle exige une singulière facilité de parole et une longue préparation.

Ce qu'il faut retenir, c'est qu'une communauté, quelle qu'elle soit, est ce que la fait le supérieur par la lecture spirituelle. C'est là qu'il la pétrit et la façonne; c'est là qu'il lui insuffle de nobles sentiments, qu'il lui communique des idées qui, pour chaque élève, décideront en grande partie de son avenir.

Lorsque M. Bieil fut appelé à diriger le séminaire Saint-Sulpice, on put se demander un moment si, né en province, ayant enseigné dans deux séminaires de province, il aurait la souplesse nécessaire pour s'accommoder à un milieu tout nouveau, et gouverner des jeunes gens qui,

pour être des clercs, n'en étaient pas moins des Parisiens. La lecture spirituelle, telle qu'elle est généralement pratiquée, c'est-à-dire l'allocution familière à la fois et vibrante où tous les sujets sont traités, depuis le plus infime détail de la vie pratique jusqu'aux questions les plus hautes de la spiritualité, la lecture spirituelle est la pierre d'achoppement contre laquelle le directeur court le risque de se briser, le criterium qui le doit juger définitivement.

Une dernière difficulté qu'avait à vaincre M. Bieil pour se faire accepter, c'était le souvenir encore présent des entretiens de M. Icard. La parole du vénérable supérieur manquait un peu d'éclat et d'élan ; mais elle avait une sobriété, une justesse, une élégance même, qui étaient proprement un charme. Le tempérament oratoire de M. Bieil était à peu près l'opposé de celui-là. Il avait plus de solidité, plus de fermeté que de finesse. Nature généreuse, riche, exubérante de méridional, il apportait à traiter les menues bagatelles de ménage, d'hygiène, d'économie domestique, une gaucherie de tours, une maladresse d'expression, qui obtenaient parfois d'irrésistibles effets d'hilarité. Il tâtonnait, il hésitait, il pataugeait. Il s'est créé toute une légende sur ses lapsus. Quelques-uns sont mémorables, et longtemps encore on se les transmettra de génération en génération. Mais on a beaucoup exagéré, on les a grossis, on les a arrangés, pour les rendre plus piquants, et, du

reste, ceux-là même qui en riaient le plus volontiers, changeaient d'attitude dès que M. Bieil, haussant le ton, abordait les questions essentielles de la morale, de la spiritualité et de l'ascétisme.

Il était né orateur. Sa parole, toute spontanée, jaillissant du plus profond de son cœur, du plus intime de sa conviction, atteignait sans effort à la véritable éloquence. Au début, on remarquait l'embarras, l'incorrection de ses phrases. Bientôt la profondeur des idées, la sincérité du sentiment, attiraient toute l'attention. Les mots tombaient un à un, graves, puissants, expressifs. Le plus souvent, ses occupations infinies ne lui laissaient que fort peu de temps pour se préparer. Il parlait d'abondance, sur un texte que l'on venait de lire, une page de Rodriguez, ou de Saint-Jure ; mais parfois, cependant, parmi l'improvisation manifeste, on remarquait un morceau plus soigné, de forme plus correcte, qu'il avait, évidemment, travaillé avec amour, et c'était la meilleure preuve de l'importance que lui-même attachait à cet exercice de la lecture spirituelle. Le succès dépassait ses espérances. Il n'y en a pas un seul, à l'heure présente, de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, qui n'en ait gardé le souvenir le plus vivant et le plus ému.

***

Ceux-là surtout ne l'oublieront de longtemps qui l'eurent pour directeur de conscience. D'une discrétion à toute épreuve, d'un grand bon sens, d'un dévouement que rien ne pouvait lasser, il inspirait du premier coup une confiance absolue. Tout son temps, il le consacrait sans hésiter au service de ses enfants spirituels. Jamais on n'avait à craindre de l'importuner ; chacun pouvait croire qu'il occupait seul sa pensée et son cœur. Cette bonté, jointe du reste à une grande fermeté, n'était point une bonté banale et de pure forme. Même lorsqu'ils étaient absents, il ne perdait point de vue ses pénitents, il leur restait fidèle, les suivait, s'intéressait à leur âme, à leur vie, à leurs œuvres. Quelques-uns d'entre eux ont eu à cœur de dire leur impression au sujet de leur directeur spirituel. Leur témoignage sera plus éloquent que toutes les louanges.

« Pendant mes trois années de Paris, déclare l'un d'eux, je n'ai jamais goûté de plaisir plus vif que celui d'aller en direction. La direction, en général, ne durait que quelques minutes, mais ces quelques minutes, M. Bieil savait si bien les employer, et en si peu de mots il disait tant de choses ! »

... Tous ceux qui l'ont connu, nous écrit un autre, ceux surtout qui l'ont approché de plus près

gardent l'impression de sa grande bonté... Énergique pour imposer le devoir, le rappeler, en montrer la nécessité ou l'importance ; doux et tendre pour compatir aux faiblesses et aux souffrances. Quelquefois, quand le devoir s'imposait, il se montrait énergique jusqu'à la dureté ; d'autres fois il se montrait maternel, avec des raffinements inouïs de délicatesse. Un de ses enfants, ordonné prêtre, lui fait ses adieux, avant de partir pour les missions. Il console, encourage sa mère, et à lui, en le quittant, il lui met dans la main son propre chapelet, qu'il égrenait tous les jours depuis de longues années. Quelque temps après le départ du jeune prêtre arrive le jour de sa fête. Ce jour-là, malgré ces occupations absorbantes, M. Bieil a la touchante pensée de rendre visite à sa mère. Que d'autres traits de ce genre !... Il avait toujours, fruit de sa longue expérience des âmes sacerdotales, une parfaite intelligence de nos besoins ; le conseil donné, la résolution inspirée, tout allait droit à l'âme...

Personnellement, dit un autre, M. Bieil me produisait une impression extraordinaire. Ce qu'il me disait en direction m'électrisait...

Un autre ne craint pas d'écrire :

« Ceux qu'il a dirigés sont unanimes à le considérer comme l'idéal du directeur de conscience. D'un jugement merveilleux, d'un bon sens pratique exceptionnel, il avait pour chacun le mot qui convenait à sa situation d'esprit et de cœur. Plein d'affection pour les prêtres qu'il dirigeait, il leur demandait avant tout la fidélité aux exercices du séminaire. Étaient-ils embarrassés par quelque cas de conscience, par quelque difficile affaire, il répondait en quelques phrases courtes, et toujours parfaitement claires et précises : « Voici ce que vous ferez », — et alors on constatait que la solution donnée était un chef-d'œuvre de sens pratique ; après quoi, le doute n'était plus possible, et on se sentait aussitôt l'âme dans une parfaite quiétude. Toujours disposé à accueillir celui qui désirait lui ouvrir son cœur, malgré la fatigue parfois excessive qui l'accablait, il avait révélé à certains, qui souvent venaient de loin pour se confesser, une manière particulière de faire ouvrir sa porte, même quand elle était fermée pour tout le monde. C'étaient alors des entretiens plus intimes, que, pour ma part, je n'oublierai jamais, et dans lesquels il révélait toute la tendresse de son cœur et l'ardent désir de voir le prêtre grandir dans l'amour de Jésus-Christ, dans l'amour des âmes et le souci de sa propre sanctification...

Tous ses dirigés avaient dans ses décisions une foi absolue, conclut un prêtre qui l'avait bien connu dans les dernières années de sa vie. Beaucoup de séminaristes qui s'adressaient à d'autres directeurs recouraient à ses lumières dans les cas difficiles...

Il apparaissait à tous les séminaristes comme l'homme qui possédait au degré le plus éminent le don de « conseil », et de qui les décisions lumineuses pouvaient le mieux dissiper tous les doutes. Etaient-ils inquiets sur leur vocation, étaient-ils aux prises avec quelques difficultés, ils disaient aussitôt, pensant à celui qu'avec un peu de malice, d'ordinaire, ils appelaient « c'te père », mais qu'ils savaient réelle-

ment un père : *Surgam et ibo ad Patrem*. Ils allaient le trouver et ils ne se repentaient jamais d'avoir eu foi en lui.

L'on pourrait dire la même chose de tous les ecclésiastiques en général, aussi bien que des élèves de Saint-Sulpice. M. Bieil est certainement l'un des hommes qui ont confessé le plus de prêtres. L'après-midi, son antichambre était constamment pleine. Le vendredi et le samedi, c'était un véritable encombrement. Depuis la mort de M. Icard, M. Bieil était devenu le confesseur du cardinal Richard. On le savait. On savait aussi qu'il faisait partie du conseil archiépiscopal. A tort ou à raison, on le croyait influent. Cette considération très humaine était-elle pour quelque chose dans les mobiles qui lui amenèrent une si nombreuse clientèle? Nous n'oserions ni le dire, ni le penser. A M. Icard le clergé parisien avait également attribué cette influence, disant que le cardinal était atteint d'une *péricardite*. Le vénérable supérieur, à qui le mot fut rapporté, s'en défendait, en protestant qu'il ne confondait jamais les deux fors, l'intérieur et l'extérieur.

Ce qui n'est pas le moins édifiant, à coup sûr, c'est l'humilité et la régularité du cardinal dans l'accomplissement de ses devoirs. Tous les samedis, à la même heure, on voit un modeste équipage s'arrêter devant le séminaire : c'est l'archevêque de Paris qui vient à confesse.

Ces relations étroites que Son Eminence eut

avec M. Bieil donnent plus d'autorité encore à la lettre qu'elle lui a consacrée au lendemain de sa mort et l'éclairent d'un nouveau jour.

Les années du séminaire s'écoulent vite, continue-t-il ; et chaque année, une génération nouvelle de jeunes prêtres entre dans la carrière du sacerdoce... Ils reviennent auprès de leurs directeurs du séminaire chercher le conseil dans leurs doutes, la lumière dans les questions difficiles, la consolation dans leurs peines, la force et le courage, si leur âme se sent défaillir... C'est le ministère que le vénéré M. Bieil a rempli pendant vingt ans. Son action grandissait chaque jour, à mesure que les générations se succédaient dans le clergé de Paris, que les jeunes prêtres formés par lui dans leur jeunesse arrivaient à la maturité et remplissaient les ministères les plus importants dans ce diocèse. Dans ces dernières années particulièrement, nous étions touché de voir comment les prêtres les plus vénérables étaient heureux de l'avoir près d'eux à leur lit de mort. C'est qu'en effet Dieu lui avait donné les qualités qui font le véritable fils de M. Olier...

Le cher et regretté directeur n'aurait pu souhaiter un plus bel éloge.

***

Si, durant les années du début, M. Bieil se cantonna soigneusement dans les fonctions de directeur du séminaire, il ne put échapper, à la

longue, aux charges et aux responsabilités qui s'imposent fatalement, surtout dans une congrégation, à un homme de sagesse et d'expérience tel que lui. Son influence grandissant d'année en année, il dut accepter, en outre de sa besogne professionnelle, des emplois et des missions qui attestaient l'absolue confiance qu'il avait su inspirer à ses supérieurs et à ses confrères.

M. Icard, qui l'avait fait venir à Paris pour être son second, se reposait entièrement sur lui du soin de gouverner le séminaire quand il était forcé de s'absenter pour la visite canonique des diverses maisons de la Compagnie, et il savait que, sous cette main ferme, la communauté ne perdrait rien de sa régularité et de sa piété traditionnelles.

De plus, M. Bieil faisait partie, depuis 1875, du conseil des Douze, qui a pour office d'assister le Supérieur Général dans l'administration des grands intérêts de la Compagnie. Enfin, il était membre du conseil ordinaire qui, étant plus restreint et aussi plus fréquent, est sans cesse consulté par le supérieur pour tout ce qui concerne soit les communautés de Paris, soit le personnel des différentes maisons dirigées par Saint-Sulpice. Dans ces divers conseils, M. Bieil se montrait l'homme prudent, discret, avisé et toujours bon qu'il était chaque fois qu'il avait à trancher des questions de personnes.

A deux reprises différentes, en 1880 et en 1886, il reçut la mission d'aller visiter les établissements fondés par les Sulpiciens en Amérique.

Depuis que le Canada, par le traité de paix de 1763, est passé sous la domination de l'Angleterre, l'administration du temporel de la Compagnie de Saint-Sulpice y est devenue indépendante du supérieur de Paris. Mais, pour tout le reste, elle était soumise au même régime que les maisons de France, à cela près qu'on avait organisé pour le Canada, à cause de la distance, un mode de gouvernement analogue à celui de Paris : un conseil de douze assistants se recrutant par cooptation, et le conseil ordinaire comprenant quatre consulteurs. Mais le supérieur de Paris y garde un droit d'inspection, qu'il exerce, soit par lui-même, soit par un délégué. C'est à ce titre de délégué que M. Bieil alla deux fois en Amérique.

A ces visites, raconte M. Captier, il prit un vif intérêt, et il laissa de son passage des traces fécondes. En 1880, il eut mission de remettre à l'archevêque de Montréal deux des paroisses dont les Sulpiciens avaient jusque-là conservé l'administration. Cette opération pouvait rencontrer des difficultés de plus d'un genre ; il s'en tira avec un mélange de résolution et de bonhomie qui les fit vite évanouir. Dans la même visite, il donna une heureuse impulsion aux petits séminaires de Montréal et de Saint-Charles, près de Baltimore, et le second fait dater de cette époque comme une nouvelle ère de son dé-

veloppement et surtout de son organisation intérieure. Dans la visite de 1886, il poursuivit l'œuvre commencée en 1880, et inaugura à Montréal les retraites de communauté pour ses confrères d'Amérique, qui en ont gardé un vivant souvenir (1).

***

Presque tous les ans, M. Bieil allait passer ses vacances dans son village natal. Il aimait son pays, il se plaisait parmi ses compatriotes ; ce lui était une joie de parler avec eux le patois savoureux de ses jeunes années. Mais son bonheur le plus vif et le plus intime était de se retrouver en famille : là se montrait sans contrainte, débordait la tendresse, l'ingénuité, la fraîcheur d'impressions de ce cœur resté jeune sous les apparences un peu rudes du maître habitué à commander.

Sa mère, atteinte d'une maladie de cœur, revenait à la vie quand son fils rentrait à Boulogne

(1) Il serait à souhaiter qu'un Sulpicien, plus qualifié que nous pour toucher à ces délicates questions, fît une relation minutieuse et détaillée de ces deux voyages de M. Bieil aux États-Unis et au Canada. Ce serait un chapitre intéressant de l'histoire du catholicisme en Amérique. L'auteur de ce futur travail trouverait de curieux renseignements dans la correspondance de M. Bieil.

pour passer quelques semaines avec elle. Elle mourut le 7 août 1877, et il garda de cette mort un souvenir douloureux qui ne s'effaça plus de son cœur.

Il lui restait du moins sa sœur, qui était une maîtresse femme et qui avait comme lui toutes les délicatesses et aussi toutes les générosités d'une âme naturellement sensible et affectueuse. Quand il la perdit, quelques années plus tard, il ressentit au plus profond de lui-même une blessure qui ne se ferma plus.

Dès lors, à l'exemple de tant de prêtres qui, précisément parce qu'ils sont prêtres, ne savent pas se dérober à de pareils soucis, il assuma la lourde responsabilité de diriger ses neveux et d'achever l'éducation de ses nièces. Il fallait le voir à Boulogne, au milieu des siens, pour se rendre compte de la façon dont il remplissait ses fonctions de chef de famille : il y était de tout point exquis, tant il y mettait de vigilance, de sollicitude et surtout d'ingénieuse tendresse. Il s'intéresse à tout ce qui concerne ses neveux et ses nièces. Il se préoccupe de leur santé, de leurs études, de leurs progrès, de leurs compositions, de leurs examens ; il est un père pour eux, ou plutôt une mère ; il ne néglige aucun détail, si menu qu'il puisse être ; il a pour eux des délicatesses infinies, il descend à des enfantillages délicieux et touchants. Au milieu des soucis innombrables de sa charge, il trouve quelques minutes pour écrire à ses chers enfants,

leur dire un mot affectueux, leur envoyer un souvenir, leur donner une preuve nouvelle de sa bonté.

Assez souvent, il écrivait à sa petite-nièce, charmante enfant de sept ans, élevée à Notre-Dame de Sion ; les lettres qu'il lui adressait étaient délicieuses de délicatesse et de simplicité. Nous ne résistons pas au plaisir d'en donner ici quelques extraits :

Ma chère petite Louise, ta dernière lettre est si bien écrite que je commence par te féliciter du soin que tu y a mis. Il doit en avoir beaucoup coûté à un petit *lutin* comme toi pour faire des lettres si bien formées...

On me dit que la retraite du pensionnat commence ce soir. Comme on va être sage pendant ces jours-ci ! Je prierai pour que vous fassiez toutes une excellente retraite...

Le 13 août 1897, il lui écrivait :

Bonne fête pour demain. Je prierai pour toi afin que tu deviennes obéissante et sage. Quand la Vierge Marie était petite, soit à Nazareth, pendant les vacances, soit au temple de Jérusalem, qui était son pensionnat de Sion, elle était le modèle de ses compagnes...

Et cet autre billet daté du Mont-Dore :

Ta lettre de bonne fête m'a fait plaisir. Tu as prié pour moi : c'est ce que je désirais surtout de toi. Comme tu as eu un bon examen, c'est toi que je

charge de distribuer les bonbons du Mont-Dore que j'envoie aujourd'hui à Sion. Ils sont adressés à Mère Anastasie, parce que le facteur qui porte les paquets ne pourrait pas croire qu'on envoie tant de bonbons à une petite fille ; il serait capable de ne pas vouloir te les remettre...

Est-il façon plus gracieuse d'envoyer des étrennes à un enfant, que celle dont il usait à l'égard de son petit-neveu, élève à Vaugirard, à qui il écrivait :

Cher petit Victor, comme tu as eu la croix d'honneur la dernière fois que je t'ai vu, l'Enfant-Jésus n'attend pas Noël pour t'apporter un petit cadeau. On m'a dit qu'il est allé au Bon Marché, et qu'il y a commandé pour toi des cartes de géographie et pour Nini un joli fourneau de cuisine. Tu garderas pour toi ce qu'il te fait porter, et tu donneras à Nini ce qui lui revient. Il vous connaît tous les deux, il aura donné votre adresse au Bon Marché.

Sois sage, travaille et prie pour ton oncle qui t'aime bien.

Non moins curieuse que cette condescendance pour se mettre à la portée des enfants, est la précision avec laquelle il savait régler les détails quand il s'agissait de faire faire un voyage ou de procurer un agrément quelconque à ses neveux ou nièces. Il consulte les indicateurs, combine des horaires, règle les étapes, avec autant de minutie que s'il s'agissait de tout le séminaire. Sa sollicitude redoublait quand un enfant était malade. Il pense à tout, il veut qu'on

prenne toutes les précautions pour que sa nièce ait de l'air, pour qu'elle ne se refroidisse pas ; au besoin, il abandonne sa chambre, qui est au midi, et où la petite malade sera plus à son aise, où elle pourra plus facilement se rétablir.

Mais il n'a garde de se confiner dans les puérilités touchantes, dans les badinages d'un grand-papa « gâteau ». Avec les parents, le ton s'élève. Il leur écrit, un soir de la Toussaint :

Mes chers enfants, je sors des offices de la paroisse Saint-Sulpice. Je regrette que vous n'ayez pu y assister. Avant que la journée se termine, je veux au moins vous dire un mot de ce que j'ai éprouvé moi-même.

La multitude recueillie des fidèles, un bon sermon sur l'immortalité de nos âmes et de nos cœurs, le chant, la magnifique voix d'Auguez qui remplissait les nefs de Saint-Sulpice, les vêpres des morts m'ont beaucoup impressionné. La pensée de nos chers défunts a envahi mon âme, elle a ému mon cœur, l'émotion est montée du cœur aux yeux. Je les laisse couler volontiers, ces larmes toutes chaudes des souvenirs de ceux que j'ai aimés et qui sont dans l'autre monde.

Par mes voyages et par mes fonctions, j'ai été à même de connaître un grand nombre de personnes. Elles reposent en beaucoup d'endroits sur cette terre. Mais, de quelque côté que je commence mon pèlerinage funèbre, j'arrive toujours et promptement au petit cimetière de Boulogne. Je vois cette chère tombe entourée d'une grille que j'ai choisie, avec ces deux saules pleureurs, image de toute la famille.

Là, agenouillé, je pense à nos morts, à ma mère, qui est restée veuve toute jeune pour s'occuper de nous, qui a tant travaillé et tant souffert pour nous. Je pense à votre mère, dont la vie intime a été tellement mêlée à la mienne que nous semblions vivre de la même vie. Là, je prie pour ces chères âmes, en me disant que, si elles n'ont plus besoin de mes prières, ces prières retomberont sur leurs enfants. Là, — pourquoi ne pas le dire ? — je pleure, mais sans aucune douleur. Je ne sais ce que l'avenir me réserve. Mon corps restera au lieu où la mort m'atteindra, très probablement à côté de ceux de mes confrères de Saint-Sulpice, et c'est ce que je demande. Mais si quelque circonstance imprévue me faisait mourir à Boulogne, je serais loin d'être mécontent de reposer à l'ombre d'un des saules pleureurs, à côté de ma mère et de ma sœur.

Voilà, chers enfants, les pensées qui m'ont pieusement et doucement occupé ce soir. Vous aurez été fidèles à ma recommandation. Vous aussi, vous aurez passé religieusement cette journée. Demain, je dirai la sainte messe pour tous nos parents et amis défunts, nous nous retrouverons encore unis en esprit et dans la prière...

Vous savez combien je vous aime et avec quelle affection je vous embrasse tous.

V. B.

Il eût été fâcheux de ne point citer en son entier cette admirable lettre, que le pressentiment, dirait-on, de sa fin prochaine teinte d'une si douce mélancolie.

***

Il souffrait depuis longtemps d'un mal sur la nature duquel les médecins n'étaient pas fixés. C'est à Montréal, lors de son second voyage en Amérique, que le médecin du séminaire lui reconnut une maladie de foie. « Et dire, racontait-il en souriant, qu'il m'a fallu aller en Amérique pour qu'on découvrît mon mal ! » Il en résulta pour lui, durant les années suivantes, l'obligation de faire, à l'époque des vacances, plusieurs saisons d'eaux à Vichy. Sur l'avis formel du docteur, qui lui imposait d'introduire un peu de détente dans son train de vie ordinaire, il prit l'habitude de passer hors du séminaire une après-midi par semaine, trouvant encore le moyen de faire servir sa promenade au profit du clergé, et, en particulier, des prêtres malades.

Cependant, il continuait à recevoir, observait fidèlement la règle, faisait comme de coutume les lectures spirituelles. En décembre 1897, il fut contraint de s'absenter, mais il revint au bout de quinze jours, à cause de la retraite préparatoire aux ordinations de Noël. Cette dernière semaine, il donna la mesure de son indomptable énergie. Aussitôt rentré au séminaire, malgré ses souffrances, quoique à bout de forces (il ne prenait plus qu'un peu de lait pour toute nourriture), il reprit ses occupations, rendues plus nombreuses

par la retraite. Il continuait à dire, après l'oraison, la messe de communauté, et le soir, après une longue journée de réceptions, de directions, de confessions, il se rendait à la lecture spirituelle. Il sut, cette fois encore, parler de l'amour de Notre-Seigneur et de l'amour de l'Eglise avec un accent de foi profonde, bien propre à graver ces enseignements suprêmes dans l'âme de ses auditeurs. Le vendredi soir, il réunit à sa chambre ceux de ses pénitents qui devaient participer à l'ordination du lendemain. Il les bénit avec émotion. « Je suis bien vieux, leur dit-il, presque un patriarche, et je veux vous bénir et bien vous embrasser avant mon départ, car je partirai dimanche pour le Midi ». Malgré son état d'extrême faiblesse, il tint à assister lui-même à l'autel un de ses enfants, prêtre de la veille. Il partit l'après-midi, et le séminaire ne devait plus le revoir.

Sa situation était désespérée. Les médecins consultants l'avaient reconnu atteint d'un cancer à l'estomac. Lui, à ce moment, ne savait pas l'imminence du danger, il faisait des projets d'avenir : « Je resterai, disait-il, à Salies, jusqu'aux environs du 15 février, puis une quinzaine de jours à Hyères, pour la convalescence, enfin j'irai passer un mois à Rome ». Il eût été heureux d'aller à Rome ; c'était un de ses grands désirs ; surtout, il eût souhaité de faire le pèlerinage de Jérusalem.

Le 23 décembre, il arrivait à Salies-du-Salat,

dans le bel établissement fondé par M. l'abbé Dignat et que dirigent les Sœurs de la Sagesse. On lui prodigua les soins les plus empressés. On crût d'abord que l'on pourrait prolonger sa vie de quelques mois, mais cet espoir ne dura point. A Salies, il put dire quatre ou cinq fois la sainte messe. Bientôt, ce lui fut une trop grande fatigue. Et surtout l'impossibilité où il était de garder les aliments le contraignit à se priver de cette consolation. D'une docilité d'enfant, héroïque comme les saints, il se soumit à la parole du prêtre qui lui imposait ce dur sacrifice. Plusieurs fois, vers la fin, il avait dû faire, pour achever la communion sous les deux espèces, d'incroyables efforts, des efforts qui le bouleversaient tout entier. A peine, dans la suite, pouvait-il communier avec une petite hostie : il n'y réussissait qu'à force de courage et de volonté.

Je lui portai la sainte communion, écrit le prêtre qui l'assista à ses derniers moments, dans la nuit du samedi au dimanche. Hier, à une heure du matin, son neveu m'appelait : M. Bieil désirait encore une fois communier. J'en redoutai les suites ; mais le malade insistait tellement que je me rendis à ses désirs. Le bon Dieu permit qu'il n'y eût aucun accident ; il a donc communié le jour même de sa mort. Vendredi, dans l'après-midi, je lui avais donné le sacrement de l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière ; lui-même répondait aux prières. Quand la cérémonie fut terminée, il m'appela et dit : « Dites bien à tous mes amis et à ma famille que j'ai reçu

avec joie les sacrements de l'Église ». La nuit suivante, je veillai moi-même auprès de lui. Il invoquait sans cesse Dieu et la Vierge Immaculée. Il me citait des paroles du *Stabat*, notamment celles-ci : *Virgo virginum præclara, mihi jam non sis amara, fac me tecum plangere.* Je continuais après lui : *Fac ut portem Christi mortem.* Oui, me dit-il, c'est ce qu'il me faut maintenant ; et il parut s'absorber dans une méditation profonde. Dieu lui réservait de revoir ses deux nièces : elles arrivèrent deux heures avant sa mort. Il put les bénir ; il bénit aussi M. Captier et M. de Foville. A deux heures, hier dimanche (23 janvier), tandis qu'à la paroisse on annonçait les vêpres de l'adoration perpétuelle, il rendait paisiblement son âme à Dieu, qu'il allait, j'en ai l'assurance, adorer éternellement dans le ciel.

Sa mort fut donc la mort d'un saint. A la Sœur qui le soignait : « Merci, murmurait-il, merci pour vos bons soins ; ils me seront sans doute inutiles, mais je me résigne à la volonté de Dieu ». Un jour, comme on lui demandait s'il souffrait beaucoup, il eut cette réponse admirable : « Pas assez ! » et, se sentant de plus en plus faible, il était heureux de penser qu'il allait mourir le dimanche où l'on célébrait la fête de la Sainte-Famille. Après sa mort, son visage prit une expression de sérénité, de calme angélique. On voulait empêcher les petites orphelines de la maison d'approcher de son lit, pour ne pas les impressionner ; mais elles-mêmes entouraient les Sœurs, leur faisaient violence :

« Oh ! je vous en prie, ma Sœur, disaient-elles, laissez-nous voir le saint ».

De Salies, le corps fut conduit à Boulogne-sur-Gesse, où il devait être inhumé. Il y arriva vers cinq heures du soir, et fut déposé à l'église. Tout le monde s'empressait, voulait veiller le mort ; on dut, pour écarter ces braves gens, fermer les portes de l'église. Le lendemain eurent lieu les obsèques, dans un recueillement pieux et solennel, au milieu d'une foule émue, de nombreux prêtres, venus, quelques-uns de fort loin, rendre un dernier hommage au maître, à l'ami, qu'ils avaient appris de longue date à vénérer et à aimer. Il fut enterré, suivant son désir, auprès des siens, au pied de ce saule pleureur dont il avait souhaité sur sa tombe l'ombre mélancolique, pour abriter son dernier sommeil (1).

(1) Ce travail a paru dans la *Quinzaine*, nos du 1er Mars et du 15 avril 1903.

DÉSACIDIFIÉ A SABLÉ
EN : NOV. 1991

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

IMPRIMERIE J. BELLIN. — MONTDIDIER.